

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

LA NUIT DE LA FOI

L'EXPERIENCE DE THERESE DE LISIEUX
ET L'AVENTURE DE LA MISSION...

novembre - décembre 1996

35 F

Entre les ombres et la lumière

L'exil du cœur

*Chemins de nuit
vers Dieu... vers l'homme ?*

181. 1996

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Elle marche "à l'obscur et en assurance"

Sœur Marie Thérèse p. 3

Errant sans feux ni lieux... ni Dieu

Francis VICO p. 7

Entre les ombres et la lumière...

Jean-François DUBONNET p. 21

L'exil du cœur

Jean-Pierre p. 26

Aux heures de grisaille

Fabienne p. 32

Chemins de nuit vers Dieu... vers l'homme ?

Bernard AMIOT p. 38

Thérèse de Lisieux et la MDF

Dominique FONTAINE p. 48

Frères de Thérèse

Jean-François SIX p. 56

Pour comprendre l'obscurité

Arnaud de VAUJAS p. 63

SOURCES : La ténèbre plus que lumineuse du silence p. 73

UN LIVRE - UN AUTEUR : P. RACAMIER p. 80

EN LIBRAIRIE p. 84

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Dans le déluge des publications sur la soif de Dieu, dans la cacophonie florissante des courants spiritualistes, il est une "petite voie" qui ne s'entend pas et qui ne fait pas recette.

Ceux qui l'ont choisie font une entrée de pauvre dans un monde neuf, le nôtre. Ils se tiennent dans l'envers du décor, avec tous ceux qu'on ne montre pas, tous ceux dont on ne parle pas. Un tunnel où s'engouffrent des milliers de travailleurs "sans feux, ni lieux", un chantier en Chine peuplé d'immigrés du Sichuan, un atelier immense assourdi par les pilons, un studio de radio, un logement où se déroule une maigre retraite : autant de lieux inédits qui voisinent avec la colline de Mazille.

Les amateurs de sensations fortes, les clients de gurus en tous genres seront déçus : il s'agit d'itinéraires en creux, qui, chacun à sa manière, ont buté sur l'impossibilité de transcender le poids du quotidien. La nuit qu'ils évoquent pudiquement n'est ni spéculative, ni sidérale.

Elle est descendue en eux lentement, insensiblement, sans échappatoire disponible. Ils ne l'ont pas choisie, ils l'ont accueillie et elle les a lentement dépouillés de leurs certitudes héritées. Ce qui les a tenus, et qui les tient encore, c'est une fidélité à la présence fraternelle, c'est un humble parti-pris de sincérité humaine.

A tous les théoriciens de la mission, ils rappellent que celle-ci n'est ni un jeu, ni une stratégie, mais d'abord une aventure intérieure, mystique, qui se vit dans l'ordinaire des jours et dont on ne revient pas indemne.

Le pseudo-Denys, inventeur au 2^e siècle du mot mystique, la compare au travail du sculpteur. Contrairement au peintre, le sculpteur n'ajoute pas pour accomplir son oeuvre, mais il détache, au burin ou au ciseau, des pans de matière brute, dans un geste sans retour possible. Ce n'est pas cette rude métaphore que l'on attend à propos de la petite Thérèse. Et pourtant, il faut bien, comme le fait Jean François Six, ôter le plâtre dont on l'a recouverte et retrouver les aspérités de son chemin, pour comprendre le secret de sa parenté avec la Mission de France. Thérèse, notre patronne, maîtresse des novices que nous sommes, ne nous a pas laissé de règle, simplement cette "petite voie" que chacun fraye à sa manière, dès lors qu'il est saisi par l'appel à aimer sans mesure.

Le comité de rédaction

Elle marche "à l'obscur et en assurance..."

Carmel de Mazille
Sœur Marie Thérèse

Puiser à nouveau dans la spiritualité de THERESE DE LISIEUX, c'est la raison du lien entre le Carmel de Mazille et la Mission de France, particulièrement la plus jeune génération, depuis vingt ans. Fin juillet, les sœurs nous avaient invités pour une rencontre faisant mémoire de Thérèse. Nous donnons écho ici des temps de prière.

■ Office du soir

Dieu, notre Père,
il nous est bon d'être précédés,
il nous est bon de nous reconnaître sœurs et frères
du chemin que Thérèse a su frayer, par courage de sa foi.
Elle fait fond, absolument, sur la Parole,

P r i o n s

ne s'appuie que sur la confiance,
et ouvre une voie simple, une voie droite,
une voie pour ceux-là mêmes qui se croient sans force,
ceux qui se croient dehors, exclus, imméritants.
Avec eux, Thérèse choisit d'avoir partie liée,
elle qui,
dès l'aube de sa vie s'est reconnue discernée de ton amour d'élection,
entre dans la nuit.
Elle marche comme un brave,
elle marche solidaire de tous ceux pour qui il fait sombre en plein jour.
Elle marche "à l'obscur et en assurance,
n'ayant de guide, que la lampe ardente en son coeur."
Et c'est ainsi qu'elle nous devient témoin de ton infinie proximité.
C'est ainsi qu'elle nous rappelle à l'unique nécessaire.
"L'amour ne se paie que par l'amour" :
par la médiation de Thérèse, et les uns pour les autres,
nous te demandons, Père, de nous ressourcer tous à cette grâce,
toujours offerte en Jésus, le Christ.

Introduction au cri de la prière

Tu es béni, Père, toi qui révèles aux petits ton secret !
Thérèse n'a de grand que son désir, et cette audace d'enfant,

l'audace d'une absolue confiance qui lui fait tout demander dans la prière,
tout t'offrir d'elle-même, aussi, en ses mains vides.

Oraison

Christ,
une voie simple, une voie droite...
Thérèse nous précède sur le chemin de l'Evangile pris au sérieux.
Que son souvenir relance nos pas,
et nous rappelle au seul risque qui vaille l'existence humaine : croire en l'Amour.
Y croire absolument.
Y croire encore et malgré tout, parce que tu es passé parmi nous
et qu'en ta vie et ta mort, tu nous l'as manifesté.
Toi le Fils du Dieu Vivant, un avec Lui, dans l'Esprit, pour toujours.

■ Vigiles du 1^{er} août

Seigneur,
C'est dans la continuité de la présence de Thérèse,
que nous te prions ce soir pour ces frères de la Mission de France.
Que tu lui as donnés,
en réponse à son désir de porter ton amour jusqu'aux plus lointains.

Bénis les tous, dans la diversité de leurs ministères,
et la solidité de l'Esprit qui leur donne de faire corps ensemble.
Maintiens en eux ce souffle des origines,
puisque l'Eglise n'a de raison que pour la mission.
Fais d'eux des compagnons d'Elie,
dans leur zèle à défendre ta cause de Dieu Vivant au milieu des idoles.
Des frères de Moïse qui se déchaussent devant le buisson ardent
qui brûle au coeur de l'homme le plus étranger.
Des disciples du Christ, dans sa soif de justice,
dans sa passion à discerner ta trace en tout homme,
et à partager ton amour, comme on rompt le pain de sa vie.
Encourage-nous encore, les uns par les autres,
à être des écoutants de ta Parole, dans le fin silence,
en ce lieu unique dont nous nous rapprochons par l'authenticité
toujours recherchée.
Longue quête... où ton Esprit nous entraîne,
pour notre bonheur et ta plus grande gloire.

Errant sans feux ni lieux... ni Dieu

Francis VICO

L'épreuve de la nuit peut rejoindre le cœur d'une vie, mais elle peut aussi peser sur les épaules des hommes rassemblés. Le texte que nous avons retrouvé, et que nous citons partiellement, exprime cela d'une manière quasi physique.

C'est, marquée dans la chair, la parole de Thérèse : « Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. » Le récit ci-dessous "date" forcément, il est de 1949, mais il a la jeunesse de l'auteur, 28 ans à l'époque (décédé en 1990).

Barrage de Vassivière – 1949

Subissant les difficultés de notre époque (1948-1949), j'ai connu les difficultés de l'embauche. Appartenant à l'équipe de la Mission ouvrière de Limoges, j'ai connu le drame du chômage...

Les événements m'ont conduit à 60 kilomètres de la ville en pleine montagne, aux limites de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Corrèze. Un manœuvre espagnol que j'aimais beaucoup m'avait dit : "Viens à Treignac ou à Peyrat, les barrages embauchent des mineurs."

Peyrat-le-Château : petit bourg de montagne, lieu de vacances des parisiens, lieu sauvage charmant. C'est là que je devais apprendre ce qu'est un barrage, ce qu'est un mineur boiseur dans une galerie, ce qu'est une masse de 2 000 hommes de dix nationalités différentes qui n'ont jamais vécu plus de cinq ans à la même place, qui n'ont lié leur destin à aucun territoire. Les sans-patrie, les déracinés, ceux dont parlent les chansons de mon enfance : "*Errant sans feux ni lieux*" et j'ajoute : ni Dieu.

J'écris de la baraque où nous logeons. Des camarades viennent me parler en italien, en espagnol. Un français lit le journal. Un algérien vient passer sa tête dans l'embrasure de la porte, il me sourit, puis va laver son linge à la salle des lavabos. Ces pages seront sans suite, sans précision. Elles reflèteront la fatigue nerveuse qui suit les heures d'attention dans les galeries obscures. Le témoin de ces hommes est un pauvre témoin, sans valeur et sans titre, mais si je ne parle pas, personne d'entre eux ne parlera et le drame de ces existences n'a pas le droit de rester dans l'ombre.

Dans cette région montagneuse qui regroupe les divers pays de Peyrat, Royères, Faux-la-Montagne, différents chantiers distants de 2, 7, 13 et 17 kilomètres sont disséminés soit à flanc de montagne, soit au flanc de quelque vallée. Les eaux captées proviennent de différentes rivières : La Maulde, arrêtée à Vassivière, le Taurion capté près de Royères, la Vienne captée près de Faux-la-Montagne. Ces adductions se font sous la montagne par galeries.

Le Puits n°1 et la galerie

C'est là que je travaille. J'en connais tous les virages. Je connais le bruit de ses compresseurs à la surface, le déclenchement des chargeurs pour les batteries des tracteurs électriques, la démarche des forgerons italiens, les courbes des rails qui sinuent jusqu'à la décharge dans une vallée voisine, les tracteurs au gasoil, les monceaux de ferrailles, de tuyaux d'air, de traverses de rails, ses réservoirs d'eau, sa baraque-bureau, sa baraque à poudre et, au centre le monte-charge, où sans arrêt,

24 heures sur 24, les deux cabines montent les wagons pleins et descendent les wagons vides.

Le canal de fuite, allant de l'usine souterraine à la sortie du "Pont-Rouge", est travaillé par les deux extrémités. Le tunnel de 4 mètres de large sur 5 de haut, forme semi-circulaire, est attaqué aussi dans son centre dans une vallée, un puits a été creusé avec ascenseur, si bien que près de 3 km de galeries seront forées sur 4 points d'attaque : deux extrémités et le centre, vers les deux directions.

Affecté quelques jours en surface comme conducteur de tracteur, puis graisseur de wagon, puis forgeron, je fus, après un mois, envoyé en galerie comme conducteur de tracteur électrique.

C'était en plein été, un soleil dur, j'ai connu le travail en galerie, la fraîcheur du tunnel, les semi-obscurités, l'eau qui tombe de la voûte avec les flaques qui cachent les rails, les trous où l'on trébuche, le vrombissement pénible de la ventilation,

et, au moment où les deux avancements étaient proches, le bruit assourdissant des marteaux mineurs travaillant à 10 de front, et de l'autre côté deux pelleteuses à air comprimé, le tout orchestré par le sifflement de la pompe à air comprimé qui essayait d'avalier l'eau. Complétons ce tableau en évoquant les rames de wagons qui passent en se tamponnant l'un l'autre et les hurlements des mineurs qui s'appellent, se préviennent d'un danger, cris inintelligibles avec, dans les narines, de bonnes bouffées de gaz de dynamite qui entraînent sur l'eau de la galerie.

Le travail de l'avancement consiste à progresser par volées successives. Une volée se fait en général dans le rocher sain et dur en 7 ou 8 heures. Un poste doit tirer sa volée. La volée constitue deux opérations : miner et faire sauter ; et, deuxième phase, faire sortir le rocher qui vient de sauter.

Je ferai deux réflexions rapides sur ce que fut mon travail de tractoriste : savoir rendre service, prendre des initiatives pour faciliter la rapidité.

La marche à pied est pénible en galerie avec les trous d'eau, les rails glissants, les obstacles, les pierres, etc.. Savoir arrêter son convoi pour permettre au piéton de grimper sur le tampon du wagon.

Au cours d'une manœuvre, perdre 5 minutes pour prendre derrière le tracteur un wagon de ciment, le porter sur place aux maçons qui consolident les endroits éboulés et le reprendre au convoi suivant quand il sera vide. S'arrêter et inviter les boiseurs à peser sur le tracteur les lourdes longrines qu'ils portent à l'épaule ; s'arrêter aussi à 5 minutes de l'heure pour prendre un vieil algérien au passage, manœuvre des cimentiers, qui, sur deux ans de galerie, n'avait jamais pu monter sur le tracteur, il avait peur de tomber, le faire entrer à la place du conducteur et, accroché derrière prenant les commandes, le mener à l'ascenseur. *"Toi, tu es chic camarade."*

Sans compter quand on est pressé : *"Va me chercher une bouteille à la petite source"* ou *"remmène-moi chercher tel outil"*.

Le tractoriste, c'est l'agent de liaison de ce poste avancé vide de tout sur un kilomètre de galerie obscure. C'est lui qui foncera dans l'obscurité chercher un cric pour la pelle déraillée, l'huile pour les marteaux, les éclisses pour les rails. Il doit connaître toutes les cachettes des postes précédents et toujours *"vite, vite on attend"*.

Alors il faut combiner l'agencement des voies de garage pour les wagons, savoir où se placer pour laisser un autre convoi passer, dégager le monte-charge à temps sans oublier d'apporter les traverses, les tire-fond pour la voie avec éclisses et boulons, puis sortir à temps les pelles alors que, déjà, les wagons vides arrivent pour être lancés derrière et se précipiter au marteau que les mineurs attendent.

Vie mouvementée d'attention constante où l'on essuie les gueulantes de tous, chefs mineurs, chefs de poste, pellistes, agents de monte-charge, maçons, boiseurs, etc.. Il faut sans cesse du calme et de la gentillesse parce que le moindre

mauvais esprit pourrait provoquer l'em-bouteillage complet dans la galerie. Le régime normal des hommes du barrage est celui-ci : les 3/8, trois postes de 8 heures d'un travail qui n'arrête jamais.

Le visage un peu rude de ce travail nous est exprimé par cette montagne qui est illuminée toute la nuit de ses projecteurs. A 5 km de Peyrat, la route qui descend laisse entrevoir les montagnes. Les feux des camions balaient les cimes rocheuses. Il est 10 heures du soir. Au loin, les machines tournent, la dynamite saute, les Algériens chantent dans les camions ; la vie de nuit commence par-delà ces villages qui s'endorment ; enfouis au sein des galeries, jusqu'à 6h du matin, engourdis de froid et de fatigue, les hommes s'accrocheront à l'œuvre. Ils travailleront toute la nuit et dormiront le jour, le sommeil agité par le bruit de la baraque, le froid qui envahit, le maigre soleil qui rappelle à chaque instant qu'on ne peut pas dormir pour de bon et que les hommes ont inventé ce rythme qui ne respecte pas le rythme biologique du soleil et de la nuit, du repos

nocturne avec son immense calme, et l'indispensable lumière diurne pour la réfection du tissu humain.

J'ai connu des jours où je ne savais plus où j'en étais, matin ou soir ! L'estomac lui-même se révolte. La machine humaine grince. Elle est moins docile que les mécaniques ou les engins de la mine.

Les baraques

Je les ai vues l'été. Je les ai vues aussi l'hiver. Sous le soleil et sous la neige et sous la pluie, avec leur abord poussiéreux ou boueux, dans un site splendide, à flanc de montagne, à quelques centaines de mètres du pays de Peyrat. C'était toujours dans un climat bruyant, aux accents de plusieurs postes de radio diffusant chants et nouvelles en langues diverses, avec des cris, des odeurs diverses d'oignons frits et d'urine, des casseroles qui se brandissaient à l'embrasement d'une porte pour jeter au sol leur contenu dans le couloir central. Des épiluchures qui

volent en travers du passage et tombent deux mètres avant la poubelle destinée à les recevoir. Enfin, tout le drame quotidien du désordre de l'homme seul, multiplié par 80 par baraque, avec l'inconscience, la crasse, le bruit avec les rentrées tardives des uns et des autres ; ces lumières qui ne marchent pas quand on en a besoin et qui ne peuvent pas s'éteindre quand on a sommeil. Avec les chants des Nord-Africains ou la radio d'Andorre en passant par les déclamations italiennes et l'odeur d'essence de quelques vélomoteurs égarés entre deux plumards.

Bien que les baraques soient divisées en petites chambres de 6 ou 7, le climat à la longue pèse. Il est des scènes quotidiennes qui sont fatigantes ; vous travaillez de 2 heures à 10 heures. Vous rentrez à 11h30 en réveillant le copain qui, pour se lever à 4h30, s'est couché à 9h. A minuit vous êtes dans le lit, la lumière s'éteint. Il fait trop chaud l'été et froid l'hiver. Le sommeil est pénible, les lits durs et grinçants. 4h30, réveil, bruit, lumière ; les copains se relèvent. A 5h30, ils sont partis.

Lumière qui s'éteint. Mais à 7h30, les autres rentrent de leur nuit et cassent la croûte bruyamment ; ils se couchent en mettant la TSF. On cherche le sommeil jusqu'à 9h. Là, on se lève en faisant du bruit et en empêchant de dormir ceux qui ont travaillé la nuit et essaient de dormir. Je vous garantis, après six mois de ce manège, ou d'être tombé fou, ou de vous endormir n'importe où et dans n'importe quelle circonstance. Mais je vous mets au défi de conserver une quelconque vie de l'intelligence, de lire ou d'écrire. Tandis que l'un ronfle et que l'autre fait de la cuisine, qu'un autre dans les lavabos vocalise en reprenant le thème d'une radio quelconque, qu'un copain assis sur votre lit parle de son pays lointain, qu'un autre demande de lui déchiffrer une lettre qu'il ne comprend pas.

Et cependant, nostalgie de cette concentration qui rendait si vrais nos rapports, où les lettres se passent, où le moindre sentiment devient collectif, où le fromage se partage, et le vin et le savon et le carbure des lampes.

Amitié solide, soudée autour de la même table odorante, où voisinent vin, chaussettes, épiluchures, essence, réchauds et papier à lettres. Départs cafardeux du matin et rentrées épuisantes du soir, bruit de bottes de caoutchouc sur le béton le soir quand le copain, sifflotant, vient vous chercher pour la nuit à la mine, cliquetis de la lampe sur le casque, visage rude de l'ami de peine, avec les joies solides goûtées au sein de cette vie concentrationnaire. C'est tout cela que rappellent pour moi les baraquements du barrage. C'est dans ce climat que vivent et se reposent les hommes fatigués à la mine. C'est le loisir après l'effort pénible, c'est le don royal, la récompense princière qu'accorde la société à ceux qui usent leur santé pour fournir le ruissellement des féeries lumineuses de demain.

Libertés et rêves

A Peyrat-le-Château, il y a des chemins, de petites ruelles, mais il n'y a qu'une rue centrale, la route qui traverse en long le

bourg, bordée de magasins et de maisons très simples. C'est là que se retrouvent ceux qui n'ont rien à faire, pour quelques heures de loisirs. C'est là qu'ils viennent acheter du pain, boire un coup, mettre une lettre à la boîte, discuter avec les uns ou les autres ou tout simplement tuer le temps.

Climat étrange que celui d'une rue de village peuplée de visages divers. J'avais eu cette première impression en décembre 1948 alors que j'étais venu, sous un ciel neigeux, pour voir ce qu'était Peyrat, et ce qu'étaient ces camarades que déjà je voulais rencontrer. J'avais été frappé de voir tous ces hommes en bottes, dehors, immobiles dans la neige, et qui attendaient, saluant un des leurs au passage, appelant une fille, rassemblés par petits groupes d'amis ou de compatriotes. Par la suite, j'ai passé de longues heures, parlant aux uns et aux autres, saluant au passage un ami, répondant au salut d'un ingénieur ou d'un directeur, interpellé par les chauffeurs de poids lourds de l'entreprise, et appelant au passage les camarades des autres postes qui passent dans les gros

Berliet dirigés sur Eymoutiers (10 km), Bourgneuf (20 km), Hujaleuf (15 km). Longues heures d'ennui, d'attente et de camaraderie sincère. Tous les bruits s'y transportaient : le camarade blessé du matin, la tête écrasée par un rocher ; l'autre passé dans l'ambulance, la jambe serrée contre un tracteur ; on allait jusqu'au médecin voir qui c'était. On parlait ainsi de tout, de la famille restée en Italie ou en Pologne, des frères fusillés en Espagne, des guerres, des prisons, des chantiers, de la fiancée ou de la direction, des menaces de licenciement ou d'une injustice. C'était aussi les lieux de rencontre des activités syndicales.

Une dernière vision que je retrouve dans mes souvenirs, ressentant intensément ce qu'elle rappelle pour moi et pour eux : le départ vers la ville. Les espagnols et les français, les algériens aussi, venaient souvent à Limoges. Le car nous prenait. Nous échaffaudions des plans, abandonnant le travail une heure avant pour ne pas le manquer ; revenir sur la route du chantier avec un vélo d'emprunt,

se changer, se laver, attraper un camion qui vous mène à Eymoutiers, la gare la plus proche.

C'était une aventure étudiée depuis quinze jours, ce départ pour deux jours ; retrouver une cité vraie, avec ses pavés, ses rails, ses devantures, ses cinémas, ses femmes, ses amis. Cette impression d'avoir travaillé quinze jours dans un climat idiot pour profiter de ces deux jours de liberté d'une grande ville avec ces frais de toilette des gars aux airs de grand seigneur, ces promenades timides sur les places publiques.

J'ai voyagé à l'aller dans le train ou le car. On chantait, on riait. On s'était fait de beaux projets ; des gars avaient repéré une fille dans un bal ou dans une fête quinze jours auparavant. La semaine, ils avaient peiné en y pensant, ils étaient impatients.

Moi-même j'avais fait des projets : revoir mes amis, des familles chez lesquelles je me sentais en amitié simple. Rouler trois heures, venir deux jours, penser à cela, puis

même parfois courir le chemin à vélo la nuit pour revoir un ami très cher, et courir deux jours sans manger, sans dormir et ne pas rencontrer ceux qu'on désirait rencontrer !

J'ai partagé la tristesse de mes camarades lorsqu'ils se sentaient étrangers en cette cité même, à ses jeux, ses habitudes, ses horaires. Ils étaient rejetés de la vie civilisée normale, de la fille aimée qui part avec un autre parce qu'attendre quinze jours, c'est trop long, des amis qui ne vous ont pas attendu, etc.. Alors, somnolent, déçu, fatigué, on se fait traîner jusqu'au pays du travail. On arrive. On se change. On prend le camion pour la mine, pour les galeries, sans un mot ; on ne chante pas, on pense, on souffre ; la nuit dans la galerie, le marteau, les tracteurs, la boue, les gaz... C'est cela, notre vie... la ville, la lumière, la joie, la vie heureuse, ce n'était pas pour nous...

Le camion qui, la veille, transportait un convoi bruyant, gai, déchaîné, chantant en toutes les langues, hélant les filles sur la route, le camion de cette nuit traîne len-

tement dans la côte qui gravit la montagne, son troupeau harassé, triste, les yeux mornes, perdus dans la vague ; l'odeur des vêtements huilés vous écœure d'avance.

A quoi penses-tu, mon frère italien, et toi, nord-africain, et toi, polonais, espagnol, français, portugais ? Aux clartés éblouissantes de la ville, aux féeries lumineuses des bars, des places, des cinémas ; mon frère mineur, oublie cela qui n'était pas pour toi, pas plus que n'était pour toi ta famille, ou ton amie, ou ton pays, ou ton passé, ou tes espérances...

Pour toi, c'est la grille de la cage de l'ascenseur qui se ferme avec le carbure, avec les bottes glissantes, avec tes 8 heures tirées dans le trou.

*Puis demain, puis après-demain
Comme cela, sans rien d'humain
Chasse le chagrin
Accroché à ton marteau tout à l'heure
Quand la tête te fera bien mal
Tu oublieras*

Réalité et violence...

Il y a plusieurs raisons qui amènent à l'embauche sur les barrages et les grands travaux, les indésirables, les ennuis de police ou d'embauche, dans une usine, une entreprise, un entrepôt, les portes se ferment. On est moins exigeant pour les travaux insalubres ; les certificats importent peu, le vol n'est pas nuisible quand on débite du rocher. Et aussi c'est une garantie de soumission.

Une autre raison : la discipline de l'usine, les réflexions du contremaître, l'amabilité exigée... La "galerie" est moins civilisée !

Tout se traite avec violence. Dans le brouhaha, les hommes passent. On embauche le matin ou on ne vient pas. Les pointeurs sont habitués à vos illégalités. Les chefs supportent cela. Les trimardeurs, les taulards, les tatoués, on les respecte, on les supporte, les épaves aussi.

J'ai passé des nuits, inquiet à travailler auprès d'un ou deux hommes ivres morts qui tombaient avec leurs marteaux,

ou s'endormaient avec leurs tracteurs en marche. La camaraderie camouflait cela. Une vie d'usine leur eût été impossible. Toute embauche leur était fermée. Le barrage s'en accommodait. Remise, asile des dépravés, des inassimilables.

Il y avait aussi des valeurs, les intelligences révoltées contre la société capitaliste, des militants marxistes rejetés de toutes les entreprises, et qui étaient venus là, en exilés. Les anarchistes silencieux et patients ; des étrangers ou africains qui attendaient là dans l'ombre des tunnels leur droit au soleil, leur droit d'être naturalisés français ou de reprendre dans cette société hostile leur vraie place, celle de leur cerveau, de leurs possibilités intellectuelles et culturelles.

Cet italien ou ce roumain qui me donnaient des leçons de physique, électricité, radio, en échange de quelques leçons de français qu'ils parlaient d'ailleurs aussi bien que moi. Ce monde était dur pour eux. Ils étaient accroupis dans les ténèbres.

En cette nuit où cessait l'esclavage...

Dans la nuit de Noël, le poste au complet minant dans le bruit, dans le froid et dans l'eau, l'espérance ne dormait pas en eux, la faible lumière brillait déjà. Les vieux Noël de l'enfance s'effaçaient en leur conscience durcie et douloureuse ; des volées de dynamite sautaient, des souvenirs fugitifs passaient ; les années de guerre, les uniformes différents, des nuits de Noël en prison, en camp, des grèves, des répressions policières, des nuits de mine, des années de baraquements, des révoltes, des larmes, des cris.

"Les peuples ont vu briller une grande lumière !" Seigneur, qu'étais-tu venu faire dans un monde perdu ? Les gouvernements de ce temps-là étaient-ils des régimes qui opprimaient l'homme ? Les pauvres étaient-ils la proie des riches ? Seigneur, me donnais-tu le droit de communier à leur immense rancœur contre les imperfections, les péchés d'où elle venait ? Seigneur, en cette nuit où cessait l'esclavage, y aurait-il encore des esclaves méprisés dans les empires coloniaux, dé-

placés sous le soleil pour faire les routes, les voies ferrées ? La masse des pauvres était-elle emportée, brassée au gré des décisions du monde capitaliste ?

Y aurait-il encore des hommes poussés au désespoir, à la révolte, au blasphème, des hommes sans cité, sans patrie, sans foyer, sans liberté vraie, sans possibilité de vivre sous un toit familial, sans possibilité de vie spirituelle.

Y aurait-il des réprouvés, des rejetés de ce monde pétri par vingt siècles de civilisation chrétienne et des chrétiens s'en inquiètent-ils ?

Nuit de Noël, marquée du crépitement métallique des machines, des hurlements des mineurs, des feux sur la montagne et de la terrifiante chaîne du travail. Tu m'as permis, Seigneur, en cette nuit, de devenir avec eux un réprouvé, un sans patrie, un prolétaire avec les angoisses de cette dérégulation. *"J'éprouve une grande tristesse, j'accepterai d'être anathème pour le bien de mes frères"* (Rom. IX. 2).

Les notions d'ordre, de justice, de rôle des élites, de droit juridique : tout cela s'effondrait. Ma mission s'éclairait devant les visages divers de ces prophètes de ce monde païen, de ces mages bariolés de poussière et d'huile et qui n'offraient à Dieu que des mains tremblantes de fatigue et d'indignation.

Comme Monsieur Vincent, je n'étais plus un aumônier mandaté pour les galères... En ce drame, une classe ouvrière internationale qui avait perdu tout espoir et toute confiance dans les petites communautés nationales qui n'étaient plus qu'une fiction irréelle et qui les avaient rejetés. Je n'étais pas venu en aumônier mais en galérien.

Je ne venais plus pour restaurer l'empire d'Israël, c'est-à-dire la société nationale chrétienne, la foi du peuple fidèle qui lie étroitement appartenance à la communauté nationale telle qu'elle est et appartenance à la communauté religieuse qui a opté pour ce régime d'institutions humaines.

J'avais quitté le siège réservé au clerc dans la communauté légale avec le désir de cette communauté bien pensante de voir ses missionnaires planter le drapeau de cette communauté et rallier à cet ordre établi les fugitifs, les rejetés.

J'étais venu parmi les galériens. J'étais enchaîné à leur banc ; mes bras avaient tremblé au même marteau, mon cœur avait été lié aux mêmes révoltes.

Les mages du monde inconnu m'avaient révélé comme à l'Enfant-Dieu une cité nouvelle, un monde qui se cherche "hors de la porte" (Heb. XII. 12), un monde en marge de la société bourgeoise, hors du bercail des croyants., et n'ayant rien de commun avec les hommes de la légalité (Cf. Luc XIV, 21 Jo X,16).

J'étais devenu l'apôtre du monde ouvrier : monde sans préjugés sociaux ou idéologiques. J'avais rencontré une classe ouvrière qui n'a pas de patrie ; qui n'a pas sa place dans les guerres nationales et qui est perpétuellement en opposition avec les

légalités bourgeoises. Ses droits reconnus ne sont que des temporisations ; les libertés syndicales, le droit de grève, la libre expression des sentiments ne sont que des temporisations ; les libertés syndicales, le droit de grève, la libre expression des sentiments ne sont que des textes. Le droit au travail, le salaire minimum garanti sont parfois illusoires.

Le sacerdoce chrétien ne peut pas plus me lier au capitalisme de l'argent avec ses structures actuelles, avec les régimes qu'il construit, que me lier au matérialisme athée du marxiste.

Le sacerdoce de J.-C. ne me lie pas plus à l'ordre établi que la communauté chrétienne ne lie son christianisme aux agissements de cet ordre établi.

Avec le Seigneur des nations lointaines, avec l'apôtre des gentils, j'avais à effectuer une entrée pauvre en ce monde neuf.

Il me reste, pour être fidèle à mes frères du barrage, à attendre comme l'un

d'eux la répression du pouvoir et la rancœur du peuple croyant. Lui qui s'oppose inconsciemment à l'éclatement du Message parmi les incirconcis et les samaritains. (Voir textes missionnaires : Mt. IX, 11 ; Lc V, 30 ; Jo IV, 9 ; Act. X, 28 ; XI, 3 ; XIII, 44 ; XV ; Eph. II, 11-16.) Envoyé en mission dans le prolétariat comme le Maître, je devais être l'un d'eux.

Je n'annonçais plus la nécessité des prescriptions légales, ni la soumission au pouvoir établi ! Après tout, quel était ce pouvoir établi ? Où était-elle cette cité fraternelle qui les considère en citoyens ? Quelle était la nation qui représentait leur valeur spirituelle, leur valeur d'hommes ? Ils étaient citoyens du monde.

L'angoisse même de Dieu...

Pour annoncer l'Évangile, je devais m'écarter de tous ces cadres dans lesquels il est annoncé et vécu par le monde normal. Je devais être seulement leur frère, leur confident, leur ami, le témoin silen-

cieux du pauvre de Bethléem. L'angoisse même de Dieu devant le monde lointain des païens qui cherchent leur cité et qui m'emmenaient à l'aventure dans leur caravane pour construire avec eux cette cité, qui m'avaient reconnu comme un témoin véridique de Celui qui illumine la cité véritable.

J'étais devenu l'un d'eux, le prêtre, l'homme de Dieu, emporté par la charité vers leur monde inconnu. C'est avec Dieu que les incroyants voulaient faire leur cité. C'est avec la lumière de Bethléem que les païens voulaient construire leur monde.

Leur pardon est grand ; ils savent taire les rancœurs, et aider. J'ai été leur

camarade. Ils voyaient mon lit près du leur. Mes bottes étaient usées aux mêmes places que les leurs. Mon vêtement était plein de cambouis et de rouille. Mon visage était tendu et la voix énervée quand la migraine tenaillait. Le marteau était aussi lourd et le chemin aussi mauvais et les gaz aussi nocifs. Mes mains au casse-croûte étaient aussi sales.

Je ne faisais pas de discours. J'étais l'ami des pauvres, des humbles, des épaves ! Des heures au bistrot à accueillir des confidences, des heures dans une baraque à écouter des espagnols parler de leur passé ; tandis que l'un des leurs ronfle en attendant son poste.

Entre les ombres et la lumière...

Jean-François DUBONNET
membre de Galilée

Jean-François nous relate le parcours et exprime les sentiments d'un adulte d'aujourd'hui : un héritage chrétien, puis la souffrance, la révolte, l'envahissement de la nuit... Malgré blessures et cicatrices, au-delà des déceptions venant de l'Eglise aussi, l'espérance parle...

Ecrire sur les moments de "nuit" dans ma foi, dans un numéro consacré à Thérèse de Lisieux, quelle gageure, ou alors c'est de l'humour !... Car s'il est une chose dont je suis sûr dans ma foi d'adulte

aujourd'hui, c'est que j'ai toujours plus douté qu'autre chose...¹

Je reprendrai ici uniquement mon parcours de foi, pour autant qu'il puisse être indépendant de mon parcours de vie tout court.

1. - Ceux qui voudraient en savoir plus se reporteront au n°21 de *Paroles pour une mission* (Bulletin de Galilée).

Dans mon enfance, la foi pour moi était celle de mes parents, militants chrétiens. J'ai entendu disparaître le latin, vu se tourner autels et prêtres en face des gens et beaucoup joué avec le cordon de mon aube d'enfant de chœur ! Et puis j'ai vécu une foi naturelle, inscrite au fil des jours dans la vie quotidienne. C'était aussi la foi de mes grands-parents paysans, toujours pleine d'humilité pour ma grand-mère (Dieu comme toute puissance au-dessus de sa tête et dans son cœur) jamais révoltée contre les nombreux coups durs de sa vie (Mon Dieu, je te l'offre...) et avec parfois le poing levé de mon grand-père quand la grêle cassait tout ou qu'une bête mourait dans le troupeau.

Foi vivante des fêtes villageoises, elle s'est heurtée à mon adolescence et à la réalité du collège et du lycée. J'avais eu l'enfance pour – face à la douleur et à la peur ressenties au cours de nombreuses opérations – oser, dans ma tête, dire à Dieu que c'était injuste. Dans ces jours-là, mes parents, eux, se réfugiaient dans le

non-dit et la prière. Comment pouvais-je alors m'y retrouver ? Cette foi, ce Dieu qui me faisait vivre ça ou qui le permettait tout simplement, n'était plus crédible à mes yeux. Un jour, j'ai réalisé que ce que j'attendais n'était pas dans ce que j'entendais, ce que je voyais. Et puis, comme beaucoup, j'ai vite préféré le foot à la messe et les filles aux récollections.

Mes doutes sont venus entre la fin d'une adolescence tardive et l'âge adulte. Qu'était devenue cette église (car pour moi, la foi c'était l'Eglise !) qui ne répondait plus à mes questionnements ? Il m'a fallu des rencontres et beaucoup d'années pour mettre en adéquation mes questions et des réponses que j'ai fini par trouver en moi-même. Quelle remise en question fut la leucémie de Martine, malade et souriante dans sa bulle stérile de l'hôpital Saint Louis, s'appuyant, les jours où c'était vraiment trop dur, sur la lecture et la méditation du Psaume 22. Mais pourquoi, pourquoi ce mal, cette souffrance, quand on a 25 ans et que la vie est ouverte de-

vant soi ? Le jour de son enterrement on m'avait demandé d'animer les chants. *"L'espérance ne viendra jamais, qu'aux cœurs brûlés..."* Et ma révolte intérieure ce jour-là, et pendant les semaines qui ont suivi, cadrerait bien peu avec ce chant. Heureusement que les mots simples et vrais, révoltés eux aussi du célébrant ont rejoint ce jour-là nos cœurs atterrés !

Aujourd'hui, après un chemin avec la Mission de France, Galilée, après Parours de croyants, après avoir vécu en paroisse (et en presbytère !), en aumônerie, après l'éveil à la foi avec nos enfants, après la vie d'équipe et après la vie tout court qui se déroule avec ces naissances merveilleuses et ces décès révoltants, aujourd'hui me restent autant de questions que de certitudes !

J'ai redécouvert l'évangile et ses exigences ! Mon histoire fait que je suis très sensible à son message de liberté vraie et sa provocation... Je suis assez libre maintenant dans ma foi pour être lucide sur ma

façon de la vivre et les difficultés que cela implique. J'ai un mal fou à me "laisser parler" à travers la prière, à me sentir "d'Eglise" quand je subis ses peurs, ses manques, ses attermolements.

Me restent une humilité de base et aussi la colère contre un discours à côté de la réalité, d'autant plus rageant qu'il ne correspond pas, le plus souvent, avec la réalité du terrain où de nombreux prêtres et laïcs engagent profondément leur vie, signe d'une vocation forte et réelle.

J'ai peu de sens "politique" sur les siècles de l'Eglise à venir, mais je connais déjà mieux l'histoire dans laquelle je m'inscris. Toujours, des hommes se sont levés, lumière dans la nuit la plus noire ! J'ai ça inscrit en moi. Souvent j'ai cherché l'espérance quand tout était trop dur. La foi de mon enfance rejoint celle d'aujourd'hui : il y a toujours une lampe allumée.

Travaillant dans une radio chrétienne, je dis souvent par boutade que la foi n'est pas la religion ! Il me faut parfois

choisir entre un taux d'écoute et une parole explicitement chrétienne. Quel dilemme pour une radio comme celle-ci d'être missionnaire au risque un jour d'être aussi fermée qu'une église vide !

Moi, je choisis le taux d'écoute, l'auditeur pas forcément pratiquant. Je choisis avec ma certitude de croyant, d'aller vers le plus loin et tant pis pour le "chrétien de base traditionnel".

Mais quelle force il faut pour toujours refaire ce choix quand il n'est pas toujours collectif, réfléchi... et prié ! Qu'ai-je à être, à vivre, à dire parfois, pour être un signe de foi dans un monde qui va de plus en plus vite et où en même temps la quête spirituelle devient de plus en plus forte ? Qu'ai-je à être, à dire, à vivre, pour que nos enfants aient eux aussi des racines de foi ancrées dans un terreau vivant et nourricier ?

Je doute tous les jours d'avoir encore envie demain de vivre dans cette Eglise-là ! Et chaque jour (ou presque !) un signe, un sourire, une petite phrase, viennent me

rappeler à cette exigence de l'évangile dont parfois je m'éloigne vite ! Tant que j'aurai la capacité d'avoir encore les yeux et les oreilles, je découvrirai des signes d'espérance, de solidarité, de partage et la force d'aller plus loin. J'ai le plus souvent la capacité de voir en l'homme ce qui est positif et la lucidité de savoir que nul n'est parfait !

J'ai la chance de partager tout ça en couple, en équipe et cela me donne une sacrée force quand il m'en manque quelque peu !

Pour finir, je reprendrai la fin de mon article dans *Paroles pour une mission*.

Dans mon chemin de vie, je vois la trace de Dieu même si parfois elle est ténue dans les épreuves, les conflits humains, les renoncements..."*Fais de moi ce qu'il te plaira...*"

L'exigence est dans ce moment où l'on affirme sa foi, et où on accepte de se laisser déposséder pour s'en remettre à Dieu. Ce retour aux sources passe, entre

autres, pour moi, par la lecture des psaumes, livre de la prière des hommes, livre pétri de leur histoire. Le psaume qui rend grâce pour la vie, qui permet de se plaindre, de crier à Dieu sa souffrance, de de-

mander pardon, qui nous apprend à lire notre histoire en toute humilité... comme une histoire sainte, notre histoire dans le bonheur ou le malheur. "*Entre les ombres et la lumière...*" quoi !

L'exil du cœur

Jean-Pierre

Jean-Pierre travaille en Chine sur les grands chantiers de construction : dépaysement, étrangeté des rencontres, au milieu de la marée humble et laborieuse des hommes et des femmes.

Pourquoi l'évocation de Thérèse entre-t-elle si justement dans ce paysage ? Où se cache le mystère de fraternité de cette jeune fille cloîtrée au couvent, entourée d'une poignée de femmes et morte à vingt-quatre ans.

Thérèse, si tu étais en Chine... tu ne serais sans doute pas sur un chantier comme moi, encore qu'il y ait des soudeuses, des ferrailleuses et des femmes manœuvres de maçon ; et si par hasard tu étais "superviseur" et que ce serait moi ton chef – (je suis chef superviseur avec une équipe de six superviseurs dont une jeune femme) – je rentrerais bien souvent le soir avec l'impression d'avoir encore excédé

ma nature et d'avoir fait souffrir la petite Thérèse en lui demandant des choses au-delà de ses forces surtout quand il faut faire avancer ces plannings qui, dès le départ, ont déjà pris du retard. Tu aurais horreur de pousser le sous-traitant chinois quand il met de la franche mauvaise volonté ou tout simplement qu'il est incapable de s'organiser. Tu connaîtrais tous mes traits de caractère qui ne sont pas toujours

gracieux et rien qu'à me voir tu saurais ce que je vais dire car il y a au moins une chose : je ne sais pas vraiment mentir. C'est peut-être ce qui te reposerait le plus car tu sais qu'en Chine le mensonge, ou peut-être le fait de ne pas vouloir dévoiler la vérité pour ne pas être accusé ou perdre la face, c'est presque à chaque instant. Cela te ferait pour une part "connaître le monde et les misères dont il est rempli".

Mais tu serais tellement sensible à tous ces ouvriers qui viennent, surtout pour les gros travaux de béton, du Sichuan, une province du centre de la Chine, la province la plus peuplée, même superficie que la France mais qui compte plus de 110 millions d'habitants et il y a beaucoup de montagnes. Les Sichuanais sont réputés pour "manger l'amertume", expression qui signifie faire les travaux pénibles. Ils viennent des campagnes montagneuses, sont petits, un peu trapus, les éternelles chaussures en caoutchouc vert de l'armée, les pantalons et chemises

écorchés par les ferrailles ou la brutalité des travaux. Quand ils sont dans la rue, ils marchent plutôt vite et le caractère a fait sa prise en même temps que le béton. Tous les chantiers de béton en Chine ont leur lot de ceux qu'on nomme aussi "l'armée du Sichuan". Toi, tu envierais quelque part leur simplicité et leur naïveté et même quand ils tordent les ferrailles ou les assemblent tu saurais trouver comment ils savent la douceur. Les attaches ne sont jamais bien serrées ! Ça c'est comme les chaussures, tu t'étonnerais dans la rue de voir que la plupart des chaussures ne sont pas attachées. Bien des choses ne tiennent pas ici ! Tu aurais sûrement trouvé une bonne compagne dans cette ferrailleuse avec sa chemise à carreaux rouges et blancs et son sourire qui, moi, m'apaise quand je passe auprès parce que je suis obligé de passer, je ne peux pas m'arrêter sinon pour dire qu'il faut corriger, remettre les aciers en place... J'ai quand même une fois ou l'autre perdu un peu de temps en passant pour admirer sa manière d'atta-

cher les ferrailles, elle fait cela bien, toi tu aurais perdu tout ton temps, chacun d'entre eux te ferait penser à tant de choses. Et si tu voyais leurs dortoirs, tu redoublerais d'attention et d'affection parce qu'il fait tellement chaud l'été sur ces planches de bois, à une dizaine par chambres quand ce ne sont pas tout simplement des bâches dehors, sans parler des moustiques, que le sommeil ne sait plus où se retourner pour être apaisé. Et puis, tu les connaîtrais par le bout du cœur et tu serais effrayée de penser qu'ils peuvent se bagarrer avec des barres de fer et des cailloux pour des broutilles mais tu aurais déjà tellement tout pressenti dans l'immédiat de la vie à laquelle ils sont contraints et les pressions qui pèsent. Tu saurais aussi la force du lien, l'affection et l'attachement sans réserve qu'ils ont pour leurs "lao xiang", ceux qui sont du même village et tu apprendrais en même temps à ne pas être de ce village et tu serais remise à ta place de "lao wai", littéralement "le vieux du dehors", l'étranger et tu trouverais là quel-

que chose de ton exil où ton époux se cache à tes yeux qui n'en brûleraient pas moins de désir. Tu ne seras sans doute jamais de ce village, ni d'aucun village en Chine, un peu errante et vagabonde, sans adoption. Le sentiment que ton époux redouble les distances.

Les ouvriers ne viendront pas te poser des questions de religion encore que j'ai vu ici des offrandes sur le chantier mais tu sais qu'il n'y a pas beaucoup de religion en Chine par contre il y a la politique qui domine tout et le discours officiel qui prône une "civilisation spirituelle" tu le trouverais sec et fade au regard de la réalité, mais tu saurais voir là le signe d'un manque reconnu, un grand vide, c'est peut-être cela qui t'attirerait le plus dans ta grande soif.

Si par chance tu pouvais, comme cela m'est arrivé lors d'un passage en Corée, rencontrer un moine bouddhiste qui se demande comment une spiritualité peut tenir

dans le monde moderne et qui pour cela n'est plus attaché à un monastère mais vit dans un campus au milieu des idées qui se brassent et des jeunes qui cèdent à la vie facile, un homme qui se demande au fond : Qu'est-ce que le monde moderne fait de l'homme ? Et qui pour cela est prêt à rencontrer et dialoguer avec d'autres voies spirituelles, notamment des chrétiens, eux qui devraient savoir ce que c'est que de passer par la modernité, si tu le rencontrais tu serais émerveillée, les questions sont tellement différentes quand il s'agit d'abord de l'homme, tu le verrais critiquer le manque de pauvreté des moines bouddhistes, tu verrais un homme bouillonnant comme toi, et tu espérerais que ce dialogue ne se passe pas en Corée mais un jour en Chine. Quand ?

Dans les monastères en Chine, bouddhistes ou taoïstes, on ne fait que commencer à retrouver les lieux, les rebâtir, les habiter, bien des monastères n'invitent pas à l'élévation, j'ai vu un jour des

jeunes moines qui se chamaillaient sans scrupule et les religions sont encore très contrôlées par le gouvernement. Mais passons sur ces tristesses car il y a des lieux où l'on sent bien que des gens recherchent une certaine paix, que ce soit des bouddhistes, des taoïstes, des musulmans ou des chrétiens, d'autres la cherchent dans les parcs, à l'ombre des arbres. Si l'on pouvait dialoguer avec les arbres...

"A la table des pécheurs", dis-tu. Cela a commencé avec un condamné à mort auquel tu avais voué toutes tes prières et tout ton cœur. Le camion des condamnés passe régulièrement devant le chantier, la dernière fois, il y a quelques semaines, ils étaient huit. Cette année, il y a une grande campagne de lutte contre la criminalité et la corruption et l'on se met à penser qu'il doit y avoir des quotas. La condamnation est sévère, sans pitié et même arbitraire. En feuilletant le journal du soir, je lisais que l'un des condamnés avait volé 20 000 yuans, la valeur de

12 000 francs. Cela n'est semble-t-il remis en cause par personne et pourtant les familles des victimes doivent être plus qu'humiliées car on les oblige à payer la balle des condamnés, un yuan ! Une fois, j'ai aperçu dans le camion un jeune, il était très pâle, debout, encadré par des gardes, la foule ricanait et je me suis demandé s'il pourrait trouver au moins un visage grave sur qui se reposer.

Un certain sens de la gravité semble avoir été étouffé par un formalisme paralysant, par une hiérarchie qui enlève tout sens des responsabilités, par l'aveuglement, par la pression continuelle, par l'arbitraire des condamnations et maintenant par l'engouffrement dans la porte ouverte de "l'économie de marché socialiste" et la course égoïste à l'enrichissement. Un jour, sur le chantier, il y a eu le feu dans le boîtier électrique d'une grue, l'attroupe-ment n'a pas tardé, les chefs sont venus voir, tout le monde attendait, le grutier n'osait pas descendre et c'est le chauffeur

de l'architecte qui a accouru le premier avec un extincteur, la boîte chinoise n'avait pas encore donné l'ordre, ils ne se sont pas affolés et c'est ce que je trouve de plus affolant. Par contre, ils ont réagi immédiatement à une lettre envoyée après cet incident dénonçant leur manque de responsabilité mais là, il fallait sauver la face, c'est plus décisif que tout. Combien d'exemples quotidiens montreraient ce genre de paralysie inquiétante qui génère aussi des tensions qui parfois éclatent en bagarres brutales. Difficile de comprendre tout cela pour un esprit occidental et difficile à supporter qu'on ne s'inquiète pas de la vie d'un homme. Ici, la personne ne compte pas, et pourtant les victimes ont quand même conscience, mais ils vivent cela dans l'exil du cœur et parfois l'abandon.

Il m'apparaît de plus en plus que "la table des pécheurs" a quelque chose à voir avec le mal qui empêche l'homme de vivre et d'être heureux, de trouver quelques

traces de bonheur. Je repense souvent à ces mots de Dostoïevski dans *Crime et Châtiment*. Je ne sais plus les termes exacts mais deux hommes en prison, je crois, discutent. L'un questionne l'autre sur la gravité du geste du crime, l'autre ne la reconnaît pas, il ne dit rien, alors le premier éclate et comme un tranchant lui dit : "*Tu ne crois pas en Dieu*". C'est sans doute là la plus grande incroyance, celle qui se refuse à croire que des gestes peuvent nier l'autre, que l'absence volontaire de conscience est plus grave que l'affirmation ou la négation en toute conscience, plus graves sont les gestes, les actes et les attitudes que les mots. Dostoïevski était lui aussi de cette fin de siècle, sans doute pressentait-il les aveuglements futurs...

Je comprends mieux ainsi ta "petite voie" innocente et non pas inconsciente, amoureuse, abandonnée, où chaque geste entre les murs du Carmel devait manifester la tendresse, la miséricorde infinie dans le brasier de ce que tu appelles toi-

même "l'amour fou" et qui devrait "embraser" le monde. Il y a tant à donner, il y a tant à retrouver l'intime du cœur des hommes pour que se réveillent les consciences, pour que le mal recule, pour que l'autre soit enfin reconnu comme celui dont on ne peut pas se passer, pour reconnaître que notre vie ne nous appartient pas. Il y a tant à vivre une présence attentive aux misères de ce monde sans attendre de retour immédiat ! L'épreuve commence, quand on sent que la conscience n'est pas là, quand les distances semblent infranchissables, quand il semble n'y avoir pas de retour...

J'imagine que tu aurais vécu cela très fort dans la Chine des années 90 comme dans tous les lieux où l'homme est en danger et sans doute certains s'en inspireront puisque je viens de voir ta photo à huit ans dans un journal de l'église d'une province annonçant l'édition prochaine de tes manuscrits en chinois, tu finiras bien par y être en Chine...

Aux heures de grisaille

Fabienne

Il a été donné à certains ou à certaines d'être complètement et discrètement liés aux engagements cruciaux des premiers PO.

Après ces heures intenses, il y a aussi les miettes du présent où, au-delà de la grisaille, rien n'est futile sous le regard de Thérèse.

Quelle gageure que de céder à la sollicitation fraternelle d'un membre de l'équipe de rédaction, pour faire un "papier" sur la manière dont j'évolue, aujourd'hui, dans les dédales de la retraite ! Qui plus est, pour figurer dans le cadre d'un numéro traitant très particulièrement de l'aventure spirituelle de Thérèse de l'Enfant Jésus...

Ils sont légion ceux et celles qui, dans la continuité de leur vie laborieuse,

ont trouvé tout naturellement un stimulant dans cette nouvelle étape qui ouvre sur tant de possibilités. Par esprit de service, et avec une générosité intacte, ils font de cette période de l'existence, une période "bien remplie", une période riche pour eux et les autres. Actifs, ils mettent sous d'autres formes, leur cœur, leur expérience, leurs capacités, afin de continuer d'œuvrer contre toutes formes d'exploitation, de marginalisation ou de rejet, et

d'apporter leur pierre à la construction d'une société plus juste et fraternelle, où les "petits" seront enfin reconnus et respectés. Ceux et celles-là ont beaucoup à dire !

Alors, pourquoi me demander de m'exprimer, moi qui, en raison d'un tas de facteurs imposés par les événements, étape après étape, année après année, constate que mes repères se sont estompés, et en suis au stade où mon "quotidien" a pris un aspect rectiligne, presque atone, qui a totalement modifié et défiguré le visage que je souhaitais donner à mes journées de retraite et, pour être honnête, le visage que je souhaitais probablement présenter autour de moi... Oui, pourquoi me demander cela à moi, et venir me "dénicher" dans un contexte difficile peu propice à la concentration et à l'expression ?

Par effort de simplicité, je vais donc tenter de formuler comment je tisse chaque jour sur une trame de tâches banales – la plupart du temps –, de petits événements, de présence filiale ou fraternelle. Un éternel recommencement en somme !

En fait, sur ces journées "patchwork" je n'ai sincèrement pas grand chose à dire. De plus, je ne suis ni assez intellectuelle, ni assez lyrique, ni assez mystique, pour métamorphoser par la magie des mots, du banal en matière à réflexion, voire à méditation. En somme, j'ai une retraite de "petites gens" une retraite quelconque, sans relief particulier, où chaque jour ressemble étrangement à hier, à avant hier, et probablement à demain, à après demain. Je pourrais presque m'en tenir là !

Lorsque, avec près d'une centaine de membres du personnel de la grosse entreprise où j'ai travaillé et milité, j'ai été littéralement "propulsée" dans la préretraite, si je me suis rebiffée contre la méthode assez cavalière employée, en vérité, au plus profond de moi, j'ai ressenti une étrange sérénité. Je me trouvais en parfaite harmonie avec la majorité de mes compagnes de travail qui s'exclamaient : *"Enfin, ça y est, on va désormais pouvoir vivre !"* Oh ! oui, vivre, c'est-à-dire souffler, se mouvoir en toute liberté, ne plus courir après le temps... Bref, réaliser bien

tardivement ce que les conditions du "travail aux pièces", au seuil de l'inhumain, nous avaient imposé d'enfouir au plus profond de l'être. Cette soif de vivre exprimait avant tout, bien modestement, pour la plupart, avoir le temps d'apprécier et de bichonner son cadre de vie familiale, savourer les menus bonheurs qu'offre la vie, participer à l'éveil des petits enfants et les avoir un peu plus à soi ; et puis, bien sûr, voyager de temps en temps si les revenus et la santé le permettaient.

J'en revois aujourd'hui, j'en revois au hasard des rencontres, qui me mendent quelques instants d'écoute, et qui, après avoir vécu un début de retraite assez agréable et tonique, m'avouent (à moi seule) ressentir désormais une sorte de lassitude, tant physique que mentale. Un ressort s'est vite distendu, et les belles perspectives se sont voilées. En fait, une longue vie d' "O.S.", une longue vie de pauvreté, provoque un écrasement irréversible de l'homme, qui l'empêche de trouver dans la retraite, une liberté, une capacité de vivre humainement, une récupération de sa dignité, une

extériorisation de sa personnalité étouffée avant maturité, une dimension culturelle aux multiples possibilités.

Quant à moi, "vivre" sous-entendait secrètement "récupérer", réouvrir ces bagages encombrants laissés au bord de la route lorsque, sans savoir ou j'allais, je me suis mise librement dans le sillage des premiers P.O., et me suis laissée emporter par ce souffle si puissant qui nous a lancés dans l'aventure de la condition ouvrière, ce souffle de l'Evangile et de l'amour.

Personnellement sortie pas trop "abîmée" de ce baignoire que fut notre condition de "femmes-robots", consciente d'y avoir même acquis au contact de mes camarades, un enrichissement, une forme même d'épanouissement, je me retrouvais avec un goût de vivre plus fort et plus vaste. Les désirs les plus divers ne cessaient de me traverser l'esprit.

Or, comme Perrette de la fable de notre enfance, perdue dans ses rêves et projets, cassa maladroitement son pot au lait,

avant même de passer à un début de concrétisation de mes plans, silencieusement pensés, élaborés, caressés, une série d'événements vint tout déstabiliser. Du jour au lendemain presque tout était remis en question. L'envie folle de bouger, la soif d'aventure, le besoin de faire du neuf, de découvrir, de créer, de servir différemment, en un mot, tous mes "absolus" dans une espèce de nuit, fort heureusement non perçue de mon entourage. Dure réalité, difficile prise de conscience : ainsi, mon nouveau parcours, mon nouveau "quotidien" s'inscrivait non pas dans le rêve, la nostalgie, mais toujours dans une espèce de continuité, dans la fidélité inconditionnelle aux événements et à ceux qui, bien malgré eux, en sont les acteurs. Il y a des appels silencieux qu'il faut savoir capter, interpréter, et qui ne sont pas négociables. C'est difficile !

Dans ces gestes répétitifs, ces recommencements permanents, au fil des jours, des années, dans la grisaille parfois, dans la fatigue de ne pas être... assez fatiguée (!), l'important est de ne pas se croire

sous un éteignoir, mais d'essayer de garder un souffle constamment neuf, ce qui est rude et jamais acquis.

J'ai mis du temps à réaliser qu'il ne me fallait pas casser en moi – par le rêve, les envies, les regrets, la comparaison avec d'autres – ce fil conducteur de ma propre existence habitée par le mystère de la foi. Le plus éprouvant, en réalité fut de rencontrer un regard de compassion chez certains, ou de buter sur des interrogations inquisitoires de militants, syndicalistes, politiques ou chrétiens (Dieu merci, pas tous les autres, ni mes voisins de HLM, ni mes anciens copains de boulot !) :

- *Alors, qu'est-ce que tu fais ?*
- *C'est moche que tu ne réussisses pas à t'engager à cause de tes problèmes familiaux et autres...*
- *Quel dommage qu'une militante comme toi reste en sommeil alors qu'il y a tant à faire ! Etc.*

Quel sacré apprentissage de l'humilité quand elle n'est pas innée en soi ! Je suis dans la catégorie des gens qui susci-

tent maintes interrogations, car je ne réponds pas aux critères normaux de ceux qui ont un passé très actif. Il me faut donc accepter de donner vraisemblablement une impression d'éparpillement, de gaspillage, de paresse peut-être, puisque rien ne me différencie de tout le monde. Une espèce de complexe me colle à la peau si je participe à une rencontre de chrétiens, car une journée aux apparences quelconques ça ne se raconte pas... Oui, comment dire à l'homme engagé, au copain qui vit dans l'urgence, qu'on a découvert peu à peu, et qu'on croit fortement, que la présence calme et sereine à l'instant présent et tout son contenu, que la recherche d'intériorité, sont autant la Vie que l'action pour le changement et le progrès en avant, également nécessaire, mais pas systématiquement demandé à tous ?

Il me faudra du temps, beaucoup de temps, entreprendre une espèce de marche au désert, un peu à "l'étoile", pour me remettre des bouleversements intérieurs engendrés par les lourds contretemps. Tout passe par la conversion, nul n'y échappe,

et la prise de conscience que la paix, le rajeunissement du regard et du cœur, voire même une sorte de bonheur de vivre, sont le fruit, non pas du raisonnement, des calculs, mais essentiellement de la prière. Par la méditation et avec un peu d'imagination, sur ce que durent être les trente années de vie "ordinaire" à Nazareth entre Jésus, Marie et Joseph, j'ai découvert qu'une vie, dans ses différentes phases, n'est pas un empilage d'activités, mais essentiellement une mystérieuse unité qui nous dépasse et qu'on déchiffre bien mal. Au fond, rien dans les miettes du présent n'est futile, l'important n'est-il pas d'essayer de transfigurer le tout sans en modifier pour autant l'aspect banal ? En quelque sorte colorer de l'intérieur la grisaille du quotidien, déceler l'unique de chaque instant, la singularité de chaque chose, de chaque être.

De vieilles Amitiés, un peu trop délaissées parfois, m'ont beaucoup aidée. Entre autres :

• Charles de Foucauld, celui qui rata presque tout alors qu'il partait plein d'es-

pérance pour la grande aventure :

« Je passe ma vie de façon la plus monotone du monde. »

• Et, bien sûr, la petite Thérèse, hantée elle aussi de grands rêves, fascinée très particulièrement par Jeanne d'Arc :

« Le récit des exploits de Jeanne me ravissait. Je sentais en mon cœur le désir et le courage de l'imiter. »

« J'ai un désir si violent d'être missionnaire... »

« Ma vocation m'apparut tout d'un coup comme un rêve, une chimère... Mes ténèbres devinrent si épaisses que je ne compris plus qu'une chose : n'ayant pas la vocation religieuse je devais retourner dans le monde. »

« C'est une grande épreuve de voir tout en noir. Mais... si la nuit fait peur au petit enfant... qu'il ferme les yeux... Et bientôt le calme, sinon la joie, renaîtra dans son cœur. »

« Je comprends, et je sais par expérience, que le royaume de Dieu est au-dedans de nous. »

Puissent-ils me servir de point final chargé d'espérance, à ce récit ordinaire d'une retraite très ordinaire, dans la conformité de la vie des gens "quelconques", que j'aime profondément, et que j'ai cherché à ne pas trop décevoir – malgré mes différences – en leur étant d'une fidélité sans retour.

Chemins de nuit vers Dieu... vers l'homme ?

Bernard AMIOT

prêtre de la Mission de France

Bernard, ancien ouvrier de Citroën, est – depuis sa jeunesse – un homme du fer de la métallurgie. C'est à partir de cette culture de rigueur et d'exigence qu'il exprime, brut de fonderie, les chemins de l'incertitude acceptée et cependant l'entêtement d'un chemin partagé et d'une quête de l'espérance.

« Mais alors, tu ne crois pas en Dieu ! » s'exclame Lahcem.

Délégués CGT depuis dix ans chez Citroën, il nous arrivait d'échanger sur nos approches respectives de Dieu ("dans le respect mutuel" dirait Claverie) :

- une proximité quand il s'agit du Dieu miséricordieux, du devoir d'Amour et de partage avec les démunis et les exploités ;
- une distance quand il s'agit de la "soumission", et surtout du "destin" (mais

c'est peut-être moi qui crée cette distance quand le Nouveau Testament appelle à "l'obéissance" ??).

En tout cas, cette fois, il arrive de la Mecque : Notre profonde amitié forgée dans la lutte avec les plus exploités des Forges et Fonderies, l'a amené à demander si je pouvais avoir accès au paradis sans avoir prononcé la "shahâda". Par amitié, pour mon bonheur et mon salut, il me demande de faire cette profession de foi.

Je suis donc obligé de m'exprimer sur ma propre recherche et la tension que je domine si mal entre

- la foi au Dieu unique, Maître du monde et de l'Histoire

- la certitude non moins grande de l'entière responsabilité des hommes, seuls maîtres de leur monde et de leur histoire, sans avoir à compter sur la moindre intervention de Dieu.

Cette confrontation-contradiction, chacun la vit plus ou moins. Certains prétendent que c'est une grâce de la Mission de France de les vivre plus radicalement. Mon coéquipier, Errota, s'en sortait en disant qu'il ne fallait pas confondre contradiction (à surmonter) et contraire (insurmontable). J'avoue que je les ressens surtout comme contraires, et j'appelle cela le "doute".

Humainement, je n'ai pas l'approche littéraire, symbolique ou artistique facile. J'ai reçu une formation technique où la matière s'impose, et j'aime rappeler que je ne comprends pas le rejet de Caïn en Gn 4, 5 et que je suis de la race des fils de Caïn, comme Toubal-Caïn, le "forgeron" (Gn 5, 22), ou de la race d'Alexandre le fondeur (rejeté par St Paul 2 Tim 4, 14) : Les maîtres du feu et du métal seraient-ils concurrents de Dieu ?

* "Shahâda" : "Profession de foi" par laquelle on devient musulman. "J'atteste qu'il n'y a pas d'autre divinité que Dieu et que Mohammed est son prophète."

Mais depuis, comme tout le monde, je suis atteint par le mal, les guerres, les méfaits du capital. Je suis atteint quand des copains sont touchés par la maladie, particulièrement lorsqu'ils perdent la tête : pire encore si ce sont des jeunes ou des enfants : Je ne suis pas de ceux qui parviennent à s'extasier devant une ébauche de dessin d'handicapé : si je le fais, c'est par pitié, non par extase. J'admire bien davantage la patience de ceux qui s'en occupent. Je suis même atteint quand la vieillesse rend normalement "sénile". Je suis aussi atteint quand des proches ou des amis "se brouillent à mort" pour des bricoles ou des successions, et d'autant plus fort que l'enjeu est moindre !

Alors, comment ne pas être encore davantage atteint :

- par les grandes catastrophes dites naturelles : tremblements de terre, inondations...
- par les immenses conflits insurmontables en Yougoslavie, Algérie, Tur-

quie (j'ai travaillé avec tant de camarades originaires de ces trois pays), mais aussi en Afghanistan, Rwanda-Zaïre (Jean Biehler était dans notre équipe lorsqu'il est allé dans ces pays avec "L'humanitaire"), et comment ne pas devenir antisioniste en militant à France-Palestine ?

■ J'avais chanté naïvement, en y croyant, "Du passé, faisons table rase" ! Mais, c'est pas possible !

■ J'avais grandi sur les genoux de mon père qui disait que "La grande guerre", avec son carnage de blancs et de noirs... c'était la dernière ! Et après, il y avait eu la montée du nazisme : j'ai alors imaginé que ses camps et ses chambres à gaz en signaient l'impossible renouvellement... et voilà que son idéologie resurgit parmi nous !!

■ J'avais cru que le socialisme extirperait le pouvoir de l'argent... et voilà que le capitalisme arrogant distribue le travail à qui il veut, le chômage aux autres, au gré de son profit, par transfert d'entrepri-

ses à tous les coins de la planète avec son cortège d'exclus, de morts, de suicides.

Bien plus pervers, les produits financiers suppléent l'investissement productif : 200 cambistes à travers le monde jouent avec la monnaie et les économies des Etats ; les mouvements de fonds par "transferts immatériels" avoisinent 1 000 milliards de dollars PAR JOUR (équivalent de la production marchande de la France PAR AN) Cf. Gabriel Marc LAC n° 173. Ce que Stoleru (cité par Maria Nowak*) dit autrement : « *Pour un dollar de marchandises échangées dans le monde, il s'échange 40 dollars sur les marchés financiers.* »

Face à cette puissance financière et à celle des marchands d'armes (les mêmes ?) que représentent nos actions dérisoires à travers les associations où tant de femmes et d'hommes donnent leur vie, ou au moins "se défoncent" ? Certes, comme "bienfaiteurs", nous y trouvons sens pour

notre vie donnée mais c'est fondamentalement LE SCANDALE : "LA PIERRE QUI FAIT TOMBER". Et **tous** ceux qui présentent honnêtement leurs bilans, sont bien obligés d'y faire figurer en bonne place leurs "produits financiers" (pour les moins affûtés, ils ont diminué en 1994, mais quand même...).

Or, actuellement ni les politiques, ni les théologiens ne nous proposent d'espérance à hauteur de l'enjeu : **N'est-ce pas le vrai "lieu" de la question de l'espérance ?**

Quel rapport avec l'adhésion personnelle de foi ?

Je reconnais que l'Eglise m'a toujours provoqué à chercher, à écouter, à m'interroger, avec d'autres, sur le monde et sur ses pratiques, et que parallèlement, la vie, le syndicat posaient des questions analogues et complémentaires.

* "La banquière de l'Espoir", p. 255.

Ensemble, ils m'ont fait découvrir :

- qu'on peut tout faire dire à la Bible, et même au Nouveau Testament ;

- qu'on ne peut se passer ni de l'histoire ni d'une philosophie/théologie de l'homme et des réalités terrestres ;

- que les principes de mort, Résurrection, lumière éternelle, vie future ont souvent été mieux développés par des religions plus anciennes que le judéo-christianisme (Égypte...).

- que chacun est obligé ("déterminé" ?) de se construire sa propre vision du monde (avec ou sans Dieu) en fonction de son enracinement géographique, sociologique, génétique peut-être ; qu'en pratiquant "l'ouverture", on se reconstruit une autre vision fonction des nouvelles données.

- et plus récemment, je découvre brutalement que, pour certains, la vie n'est plus, à l'extrême limite, que l'unique présence à l'instant, un dépouillement de tout projet possible, de tout lien. L'avenir, la mémoire, les autres ont été emportés par

la misère (c'est nouveau pour moi, mais certainement pas pour les exclus des siècles passés).

Du coup, alors que je m'efforce de garder un contact avec l'Ancien Testament, et spécialement avec les Psaumes ("Prière de l'Eglise" ?) je me révolte chaque fois qu'il est question de la prééminence d'un peuple "élu", et je deviens fou lorsqu'il doit éliminer (!) les autres peuples.

Lorsque les textes sont dit "universalistes", j'ai l'impression qu'Israël n'accueille les autres peuples qu'à condition qu'ils acceptent de se soumettre au Dieu d'Israël.

Militant à France-Palestine, je me demande comment les Palestiniens (musulmans ou chrétiens) peuvent accepter d'avoir ce même Dieu unique qu'Israël : Il m'a fallu entendre les propos de rabbins politisés, à Jérusalem, puis à l'UNESCO, pour saisir comment on pouvait utiliser des textes révélés, en toute "bonne foi". Heureusement que j'ai pu y rencontrer

d'autres israéliens qui se battent hardiment pour les droits de l'homme... mais j'ignore leur foi au Dieu unique.

Je refuse de plus en plus la prééminence des personnalités, y compris d'Abraham, et je me prends d'amitié pour les fils de Lot Gn 13 : ce neveu d'Abraham avec lequel il partage la Palestine. J'utilise la figure de Melchisedek (qui tient une telle place à la cathédrale de Chartres : statue + vitrail du portail nord).

Militant à la CGT, je ne suis pas spécialement marxiste, mais je constate la connivence historique entre la morale dite bourgeoise et l'Eglise d'occident. Mon éducation et mon interprétation instinctives s'inscrivent dans cet ordre moral, alors que je perçois tout ce que Jésus et l'évangile comportent de pratiques subversives/ gauchistes/anarchistes, particulièrement avec les "pauvres", et face à l'argent (reli-re Gerd Theissen : *"Le christianisme de Jésus"*). Mon hésitation à soutenir "les sans-papiers de Saint Bernard" m'a révélé

mes réticences instinctives (je n'ai pas été seul à hésiter, même à la CGT).

Alors, je constate le fossé qui me sépare et qui nous sépare des exclus d'aujourd'hui, qui vivent sur d'autres bases morales que j'aurais condamnées il y a peu de temps encore. J'ai toujours pour moi-même la religion du travail (étant re-traité, c'est plein d'humour) et j'en conclus que ceux auxquels on le refuse doivent se fabriquer des droits nouveaux, non inscrits dans la constitution : le droit au travail, lui, y est inscrit, alors...

Plus largement, ayant découvert le poids de l'histoire, et ayant davantage le temps de lire, je m'ouvre aux autres continents qu'il s'agisse de Chine, d'Amérique latine, de la libération de l'Inde et du Pakistan (Cf. : *"Cette nuit, la liberté"*), de l'actualité en Afrique centrale, en Europe ou en France, je retrouve toujours le poids énorme du support religieux à toutes les exactions et génocides passés... et actuels.

C'est le livre "Dieu est noir" qui m'en a donné une perspective théologique, à partir des noirs des USA d'origine africaine. Ce livre a élargi aux dimensions du monde, ce que j'appelais déjà la "Mission impossible" : En dehors même du poids de nos péchés et de notre refus de vivre avec les exclus (peur et désir de conserver un minimum de confort matériel et de relations), NOUS SOMMES DE TOUTES LES FAÇONS DISQUALIFIÉS comme signes de Jésus-Christ, ou tout simplement de L'AMOUR DE DIEU !! Pourtant que de copains, croyants ou non, se donnent à fond et veulent, par amour, aider à demeurer ou à réintégrer "notre" société.

Ai-je le DROIT ; a-t-on le droit d'exprimer tant de doute quand on a accepté d'être ordonné à l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, mort et ressuscité comme Fils de Dieu ?

Je ne le ferais sans doute pas, si mon interrogation ne rejoignait celle de tant de chrétiens depuis une quinzaine d'années (bien avant pour certains).

Du coup, s'élabore peut-être une recherche nouvelle sur l'espérance : Il n'y aurait pas seulement une résignation stoïque devant l'impossible espérance mais une redécouverte de la véritable nature de l'espérance. Certains disent qu'on a vécu sur le mythe de l'espérance - élan ; alors qu'il serait dans la nature même de l'espérance d'être blessée.

J'ai noté quelques "méditations" qui pourraient s'inscrire dans cette recherche.

■ En Mt 14, 23, c'est au moment où les disciples reçoivent de Jésus l'ordre d'aller sur l'autre rive que le vent devient contraire, qu'ils ont peur du fantôme... que Pierre doute et coule.

■ Dans l'ensemble des apparitions après la Résurrection, il y a toujours peur et doute, avant une certaine reconnaissance dans la joie.

■ Le dimanche 6 août 1995, on célébrait la Transfiguration. J'étais en tandem et la copilote, aveugle, m'accompagnait à la messe. J'ai rarement si bien écouté

l'homélie. Le thème en était que "Seuls les aveugles peuvent comprendre la Transfiguration". J'étais gêné, alors qu'elle paraissait avoir saisi tout le sens de l'homélie.

■ A ce propos, je perçois tout le risque que comporte le doute vis-à-vis de Dieu. Il comporte le même doute vis-à-vis de l'homme. L'interpellation du début de l'article : « *Tu ne crois pas en l'homme !* » Ça me désole et ça me console. Ça me désole, car c'est vrai que c'est une épreuve

- d'avoir de plus en plus de difficulté à croire sans douter en l'homme abîmé, malade, vieillissant, exploité, exclu ;

- d'avoir de plus en plus de difficulté à croire sans douter en l'homme installé (dont je suis), plus ou moins méprisant de ses frères.

Ça me console, car mon héritage théologique

- est "polarisé" par l'Incarnation : Dieu et l'homme, c'est tout un, en Jésus-Christ ;

- est "polarisé" par l'Esprit Saint "planant" sur le monde, sur chaque homme, sur chaque peuple.

Il n'y a donc pas d'issue en Dieu, sans issue pour l'homme.

■ Quand je dénigrais la philo, j'appréciais la 1^{ère} aux Corinthiens où Paul résout la difficulté en opposant la sagesse du monde et la sagesse de Dieu avec la folie de la Croix. Mais, Joliff, le philosophe, nous a poussés à ne pas simplifier ; estimant que nous n'en sommes qu'aux balbutiements sur les rapports science/foi, raison/foi.

■ A Pontigny, pour son installation, Georges Gilson nous a fait relire la profession de foi de Pierre sous un jour nouveau : « *Les disciples doivent exprimer ce que leurs contemporains disent de Jésus, avant d'être interrogés sur leur propre foi.* » Je trouve que cette démarche de rencontre et d'écoute des autres, leur fait exprimer toutes sortes d'attentes de type prophétique. En ayant rencontré plus d'ex-

clus de leur temps, ils auraient probablement exprimé d'autres échos. En tout cas, nous, aujourd'hui, il est normal que nous entendions d'autres approches ou rejets et que nous les fassions nôtres.

■ Il est extraordinaire d'avoir une religion qui ait pour emblème de Dieu un pendu. C'est vrai qu'il est impossible d'exprimer que la croix est un signe de vie lorsqu'on est soi-même un privilégié de la santé, de la paix et d'un bien-être économique correct.

Mais quand même, que la réponse d'un Dieu Amour et Tout-Puissant au drame de l'humanité soit non seulement le silence, mais le partage de l'abjection !! Ce n'est pas une réponse, mais ce n'est pas rien, surtout depuis qu'un courant théologique sur la conscience humaine de Jésus fait de sa mort l'échec total de la mission dont il se disait investi.

■ Après cela, la question reste entière : Qui l'a ressuscité ? "Le Père" ? Ou les disciples, constituant l'Eglise et déclarant "Nous sommes le Christ vivant..." ?

Le plus souvent, je fuis la question en faisant autre chose, généralement du tandem, quand je peux !

Parfois, je me laisse porter par des célébrations festives où symboles (que je récuse habituellement) et chants emportent mon imagination et mon besoin de percevoir un avenir.

Assez régulièrement, je célèbre l'eucharistie (en communauté, ou seul) en référence à une Eglise qui désire assumer le drame de l'humanité en l'apparentant au drame de la passion.

Très rarement, je préside un sacrement (baptême, mariage) pour un parent ou un copain (travail, cyclo). A la fois, j'y suis mal à l'aise ; et à la fois, je me situe dans le registre de la responsabilité collective aussi traditionnelle dans les syndicats que dans l'Eglise où on l'associe volontiers à la communion des saints.

Pour conclure, je soulignerai une dimension qui paraîtra aberrante à certains, mais, pour moi, c'est ainsi :

C'est par l'Eglise que j'ai été provoqué à ne pas me satisfaire d'une foi reçue comme un acquis.

C'est par l'Eglise que j'ai dû renoncer à dire "J'ai" la foi avec le verbe avoir, marque de possession.

C'est avec l'Eglise que j'ai appris à dire nous : "nous" cherchons à rendre

compte de l'espérance que "nous" avons reçue ou que "nous" recevons des autres.

Je trouve cela extraordinaire qu'une institution (quelle qu'elle soit) se permette de donner à ses membres les outils nécessaires pour la remettre en cause. C'est quand même un signe que sa parole de foi est peut-être à entendre.

Thérèse de Lisieux et la Mission de France

Dominique FONTAINE
prêtre de la Mission de France

Nous avons évoqué, en présentant le premier article de ce numéro, la rencontre de juillet 1996 avec les sœurs du Carmel de Mazille. Voici l'intervention de Dominique. Il pointe l'étrange compagnonnage des gens de la Mission de France avec Thérèse : le désir des lointains, les frères du chemin, la nuit partagée et l'espérance, lorsqu'elle n'est plus qu'un appel.

« Toute la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime. » (Ct 3, 1) Depuis Pâques 1896 et durant les dix-huit derniers mois de sa vie, Thérèse de Lisieux a vécu dans la nuit, dans ce "tunnel obscur" qu'elle évoque dans le récit dont nous venons

d'entendre des extraits.¹ Durant cette longue marche dans l'obscurité et la souffrance de la maladie, elle a pu "saisir le Christ", selon l'expression de St Paul, en configurant son existence à la sienne, lui qui est allé jusqu'au bout de l'amour dans

1. Le lecteur peut retrouver ce texte à la fin de l'article d'Arnaud de Vaujuas, pages 70-72.

la confiance et l'abandon. *« Rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour. »*

Ce qui nous étonne encore, un siècle plus tard, c'est de découvrir sur quoi portait cette épreuve et le fait qu'elle ait vécu le contenu de cette épreuve à une grâce venue du Christ. *« Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi. »* Oui, telle est la grâce qu'a reçue Thérèse de Lisieux, tel est le charisme qu'elle a reçu de l'Esprit, telle est la grâce particulière que la Mission de France a reçue dans son histoire, telle est la relique précieuse que Thérèse nous a laissée.

*
* *

Car, pour nous les prêtres de la Mission de France, la petite carmélite de Lisieux tient une place tout à fait particu-

lière. C'est à son contact que le cardinal Suhard a aiguisé son sens missionnaire. Sans elle, aurait-il senti avec autant de force ce "mur qui sépare les masses du Christ" ?

Comme le disent nos textes fondateurs, la Mission de France *« a été placée dès sa fondation sous le patronage de S^{te} Thérèse de l'Enfant Jésus.² »* Pendant les dix premières années, le séminaire se trouvait à côté du Carmel. Comme l'écrivait le père Augros, *« très souvent nos regards se tournaient vers la petite sainte d'à côté. Son esprit, plus que tout autre facteur, pouvait nous garder des déviations missionnaires qui guettent celui qui, par vocation, s'enfonce dans le monde ouvrier. »*

Lors du bombardement de Lisieux en 1944, les séminaristes ont aidé les carmélites à se réfugier dans la crypte de la basilique et y ont transporté les reliques de sainte Thérèse. Si la châsse était aussi

2. Loi propre de la MDF, article 2.

lourde que celle que nous avons transportée aujourd'hui, je vous assure qu'ils ont eu bien du mérite !...

Et voici qu'au fil des années, un étrange compagnonnage allait naître entre les prêtres de la MDF et Thérèse : ceux-ci découvraient sur leurs terrains de mission que cette mission n'était pas d'abord une question de méthodes apostoliques ou de structures à transformer, ils découvraient que les incroyants à qui ils étaient envoyés étaient véritablement des hommes qui tenaient debout sans la foi.

Dans le même temps, un travail critique sur les manuscrits permettait de discerner, par delà les corrections, ce que Thérèse avait vraiment écrit.³ Et voilà que l'expérience spirituelle de cette petite carmélite au fond de son Carmel se révélait analogue à celle que ces prêtres vivaient au cœur de la société d'après-guerre et au cœur des continents de la décolonisation.

En 1954, après l'interdiction des prêtres-ouvriers et au moment de la promulgation du statut de la Mission de France, le comité épiscopal a écrit un texte important sur la "grâce originelle de la Mission de France". *« La grâce de la Mission de France est une grâce de vocation »* : un appel intérieur de Dieu *« à travers une perception aiguë de la déchristianisation de notre pays. [...] Il n'est pas superflu de rappeler que cette vue de la déchristianisation est une lumière surnaturelle, gratuite. [...] La grâce de la Mission de France exige formellement que la vie apostolique soit abordée sous l'angle missionnaire, elle réclame le don de soi à ce qui est déchristianisé ou païen comme tel. »*

Nous découvrons que bien avant nous, Thérèse avait reçu cette grâce d'entrer dans la compréhension profonde de l'incroyance, de ce monde des "impies", si étranger pour elle, de ceux *« qui refusent au plus profond d'eux-mêmes qu'il y ait*

3. Voir le livre de J.-F. Six *"Lumière de la nuit"* (Seuil), ainsi que ses autres ouvrages qui ont permis à beaucoup d'entre nous d'avoir accès à l'expérience mystique de Thérèse.

une autre réalité que la condition humaine et sa finitude, de ceux qui décident qu'il n'y a rien après la mort »⁴, de ceux qui en toute droiture s'interrogent sur Dieu mais ne peuvent pas le découvrir comme celui en qui ils pourraient vraiment mettre leur confiance.

Mais quand on prend ainsi au sérieux l'expérience proprement spirituelle de ces hommes, on ne peut rester indifférent et notre foi est remise en question. Ceux qui, en toute conscience, écartent Dieu amour de leur vie entrent pour ainsi dire dans notre propre vie et nous disent de l'intérieur de nous-mêmes : « *Tu rêves la lumière...* »

Et c'est alors que nous vivons la foi sous le registre de l'obscurité, nous devenons vulnérables à ce refus désespéré d'une lumière qui jaillirait après la nuit de cette vie.

Comme Thérèse, nous avons senti que notre attitude missionnaire était d'abord de nous rendre intérieurs à la re-

cherche spirituelle de ceux à qui nous étions envoyés, tout en tenant debout dans la foi, sans affadir le sel de la foi en nous. Et Thérèse nous a appris à vivre la foi sur cette ligne de crête, elle nous a appris une certaine façon de vivre la foi : croire sans chercher à voir, à sentir, à trouver des signes. Comme elle, nous avons appris à nourrir notre foi de cette obscurité même.

Quand la Mission de France a créé, il y a vingt ans, son Service-Jeunes, elle a organisé des veillées spirituelles autour d'un diaporama intitulé "*L'absent du samedi*". C'était une façon de révéler aux jeunes que l'incroyance environnante et la non évidence de Dieu ne sont pas des menaces pour leur foi, mais la condition d'une aventure spirituelle passionnante à la suite du Christ. Plus ou moins consciemment, l'inspiration en venait de Thérèse !...

En effet, à travers l'opiniâtreté des actes de foi sans cesse renouvelés, qui sont en fait des actes d'amour au quoti-

4. Op. cit. p. 41.

dien, nous avons appris d'elle que la foi reste toujours une passion, une décision, que la foi est toujours celle d'un incroyant qui croit.⁵ « *Je chante ce que je veux croire.* » Commentant cette phrase, Michel de Certeau a écrit, dans "La faiblesse de croire" : « *Ce vouloir ne relève pas d'un volontarisme, mais d'une passion première.* » Cette passion première est, chez Thérèse, celle de l'amoureuse du Cantique des cantiques : « *Toute la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime.* »

Dans l'itinéraire de Thérèse, cette passion première s'exprime par une autre grâce, qu'elle a reçue juste deux ans auparavant, le 9 juin 1895 : « *En la fête de la Sainte Trinité, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé.* » La souffrance de Thérèse, le péché qu'elle découvre, c'est ce refus de s'ouvrir à l'amour prévenant de Dieu manifesté en Jésus-Christ, de faire confiance à cet amour et d'y entrer soi-même.

5. Op. cit. p. 238.

Cette découverte la rend solidaire de tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent découvrir cet amour, elle "demande pardon pour ses frères" et, comme Jésus mangeait à la table des pêcheurs, elle veut s'asseoir à la table des incroyants et de ceux qui refusent Dieu, pour y manger le pain de l'épreuve avec eux, eux qui mangent de ce pain là, mais à qui les chrétiens n'ont jamais dit que la foi n'est pas une vérité qu'on possède ni une assurance pour la vie. Thérèse veut manger à la table des incroyants et ne pas se lever de cette table avant le jour que Dieu a marqué. Cette attitude a rejoint très profondément les prêtres de la Mission de France dans leur engagement missionnaire (tel qu'il était exprimé dans le texte de 1954 que j'ai cité) : être avec ceux à qui nous sommes envoyés, nous laisser inviter par eux, être fidèles à un long compagnonnage, pour devenir ensemble frères du chemin, dans nos obscurités respectives et à l'écoute de l'Esprit, qui nous parle aussi à travers eux.

On ne dira jamais assez la profondeur de l'épreuve qu'a vécue Thérèse. Cette attirance vers la "nuit du néant", elle l'a vécue dans la solitude, car aucune de ses sœurs ne pouvait la comprendre. Comme nous venons de le voir, elle écrit d'ailleurs à mère Marie de Gonzague, la prieure : *« Je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... J'ai peur même d'en avoir trop dit.. »* Et pourtant, au cœur même de cette épreuve, elle va continuer à aider avec une grande sagesse les novices dont elle avait la charge, ainsi que le prêtre et le séminariste qu'on avait confiés à sa prière, dans leur avancée spirituelle.

C'est aussi à ce point extrême que Thérèse a rejoint les prêtres de la Mission de France : notre foi a parfois été radicalement remise en question par la confrontation au jour le jour avec l'athéisme de ceux qui sont devenus pour nous des "frères du chemin". La résurrection du Christ a pu alors nous apparaître comme des "propos délirants", à l'instar des apôtres confrontés aux dires des femmes le matin de Pâques

(Luc 24, 11). Mais nous avons alors souvent fait l'expérience qu'une certitude plus profonde que nos doutes demeurait en nous, comme une parole primordiale, comme une confiance première, expérimentée au tréfonds de nous-mêmes ; une confiance qui nous fait dire, à la suite de l'apôtre Paul : *« Rien ne nous séparera de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. »* Comme Thérèse a été tirée en avant par sa responsabilité auprès des novices et de ses frères prêtres, nous aussi nous avons bien souvent été tirés en avant – j'allais même dire sauvés – par notre responsabilité pastorale.

Parce que nous avons été envoyés par l'Eglise, parce que nous avons été ordonnés, nous pouvons aller très loin dans la solidarité mystique avec ceux qui ne partagent pas notre foi, jusqu'à vivre profondément l'épreuve de l'athéisme. Nous pouvons aller très loin sur ce chemin, en le prenant au sérieux, mais, comme Thérèse, en gardant l'humour qui nous empêche de céder à la fascination de cette "nuit du néant". Oui, Thérèse de Lisieux nous a

appris à vivre ensemble la nuit de la foi et notre fidélité sacerdotale.

*
* *

Mais voici que Thérèse, au plus fort de son épreuve, va beaucoup plus loin dans sa course de géant et nous laisse à plusieurs tours de piste derrière elle. C'est une troisième grâce, dont elle parle quelques pages après le texte que nous avons lu : « *Cette année, le bon Dieu m'a fait la grâce de comprendre ce que c'est que la charité.* » Elle découvre que l'Eglise a un cœur et que ce cœur est brûlant d'amour. Dans sa faiblesse, elle emprunte l'ascenseur au lieu du difficile escalier de la perfection. Ne pouvant par ses propres forces rendre aux autres l'amour que Jésus lui prodigue, elle veut emprunter l'amour de Jésus. Son épreuve la conduit à vouloir désirer que ce soit le cœur même de Jésus qui aime en elle.

« *Que ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi le voient*

luire enfin », disait-elle dans sa prière au Christ. Voici qu'un peu plus loin, elle évoque la phrase de Jésus sur le flambeau qui ne doit pas rester sous le boisseau (Mt 5, 15). Elle écrit : « *Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison, sans excepter personne.* » Le flambeau de la foi ce n'est pas d'abord la proclamation, c'est la charité vécue sur le registre des actes les plus humbles de la vie quotidienne. Thérèse veut signifier ardemment que Jésus désire, à travers les siens, aimer d'une inexprimable tendresse tous les êtres humains quels qu'ils soient, ses sœurs religieuses dans son Carmel ou les impies dans la société anticléricale de son temps.

De la grâce missionnaire particulière de la Mission de France, Thérèse nous ramène alors à la grâce missionnaire commune de notre baptême, à cette parole originelle que le Père a prononcée sur nous dans l'Esprit-Saint au jour de notre baptême, comme il l'avait prononcée sur

Jésus dans le Jourdain : « *Tu es mon enfant bien aimé, en toi j'ai mis tout mon amour.* » Thérèse avait découvert très tôt cet amour prévenant de Dieu pour elle, cette grâce manifestée au baptême. J'y vois le secret de son intrépidité mystique.

*
* *

Etre missionnaire, c'est sûrement se rendre réellement solidaire du chemin des autres, de ceux dont nous sommes loin, spirituellement ou géographiquement, c'est manger à la table des incroyants, c'est partir à la rencontre de ceux dont la recherche spirituelle est différente de la nôtre, dans notre pays et jusqu'en Chine...

Oui, mais la tentation spécifique qui est la nôtre, la déviation missionnaire qui nous guette, comme disait le père Augros, c'est d'oublier la source et l'objet de notre envoi : l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, cet amour dont l'Esprit nous donne de découvrir les traces en tout hom-

me et en même temps de nous y livrer à corps perdu, à la suite de Thérèse, pour que ceux qui ne partagent pas notre foi puissent entrevoir l'Eglise du Christ comme "un cœur brûlant d'amour".

Cette interrogation, que Thérèse maintient vive en nous, je l'ai trouvée magnifiquement exprimée dans le film d'Alain Cavalier, "*Thérèse*". Vers la fin du film, l'auteur nous montre Thérèse en train d'écrire sur son cahier; il lui fait écrire deux phrases (qu'il modifie un peu), l'une issue du début du manuscrit A, l'autre de la fin du manuscrit B : « *J'aime les lointains* » ... « *mais le pur amour est-il dans mon cœur ?* »

Oui, nous aimons les lointains... Mais est-ce le pur amour qui nous mobilise ? Est-ce bien cet amour inouï de Dieu manifesté en Jésus-Christ qui est alors au fond de notre cœur de missionnaires ? Est-ce bien cet amour que les premiers chrétiens avaient désigné sous le nom d'Agapè ?

Frères de Thérèse

et de "ceux qui n'ont véritablement pas la foi".

Jean-François SIX
prêtre de la Mission de France

Jean-François, comme les lecteurs le savent, a beaucoup contribué à l'étude du message et de la vie de Thérèse de Lisieux. Mais là, c'est le compagnon de la Mission de France qui exprime quelle place Thérèse tient au cœur de nos choix de vie.

La vie de Thérèse Martin, il faut d'abord la lire dans ce qu'elle fut humaine, dans son partage de la condition humaine, telle quelle.

Une vie commence, habituellement – il y a malheureusement des vies atteintes dès la naissance – par une sorte de vert paradis. Survient, tôt ou tard, une déchirure : un deuil, un choc, un échec : tout être humain est traversé par cette blessure dé-

cisive. Il peut la colmater par du fusionnel, des drogues, du divertissement ; il peut s'en révolter ; il peut aussi la vivre, cette blessure, la prendre réellement en compte et rentrer en lui-même, connaître alors une nouvelle naissance et trouver un véritable sens à sa vie devenue adulte.

Thérèse Martin a perdu sa mère à l'âge de cinq ans ; elle s'est alors réfugiée en son père et ses grandes sœurs ; un per-

mier choc, à Noël 1886, a commencé à la rompre d'avec son passé infantile. A 15 ans, elle a rejoint Pauline, sa "petite mère", au Carmel ; mais Thérèse subit cet autre choc : la folie de son père et son internement. Sa vie de carmélite se déroule de façon linéaire ; elle vit hors du monde ; elle est heureuse surtout de se plonger dans une foi lumineuse, de suivre un chemin spirituel semé de roses.

Survient Pâques 1896 : à la fois les premières hémoptysies, signal d'un danger de mort, et l'entrée brutale, inattendue dans l'opacité, la nuit de la foi. Etre si jeune face à la mort, l'inconnu d'un abîme vertigineux est déjà terrible. Mais quand s'y ajoute, chez quelqu'un qui marchait sans problèmes dans les voies de la foi, le fait d'avoir à se heurter au mur de "la nuit du néant", la coupe est pleine. Et Thérèse aurait pu vaciller.

Le courage de Thérèse face à la mort physique et face à la nuit spirituelle est exemplaire. Elle réagit face à la mort en vivant, au milieu de son Carmel, une joie

et un humour renouvelés ; et face à la "nuit" en multipliant les actes de foi et d'intense pur amour à travers le moindre événement de la vie quotidienne. Tout cela qui aurait pu être ignoré à jamais tant il était vécu, sans aucun bruit, spectacle, ou romantisme. Elle est devenue une vraie adulte, humainement et spirituellement, silencieuse, forte.

*
* *

Or, après sa nuit qui a duré jusqu'à sa mort, après sa mort elle-même, Thérèse a connu encore une autre mort et une autre nuit. Ses textes, son visage ont été maquillés, falsifiés, nouvelle mort physique. Sa pensée a été camouflée, estompée, nouvelle nuit spirituelle.

Et s'est produit un étonnant paradoxe : celle qui avait vécu une vie cachée, celle qui avait été entourée de ténèbres et avait gardé le silence, a été triomphalisée de manière externe par des "son et lumière" et des monuments qui ne lui ressemblaient aucunement.

On l'a encensée, mise au pinacle, non pas d'abord pour l'essentiel de ce qu'elle était : une femme adulte, une sainte affrontée aux doutes et à la nuit, mais pour l'écume, le superficiel, la soi-disant "enfance spirituelle" – le terme n'existe pas chez Thérèse, il a été inventé par Lisieux –, une spiritualité qui n'était pas la sienne, mais un sous-produit de la spiritualité monophysite et réparatrice qui tenait le haut du pavé au XIX^e siècle. Mais pourquoi ? Sa voie, aussi vive et incisive que celle de François de Sales ou de Jean de La Croix, une voie mystique qui brise avec l'ascétisme, le jansénisme et tout "isme" fondamentaliste, sa voie est révolutionnaire. Son nom est "liberté". Les hommes du monde et les hommes d'Eglise pour la plupart n'aiment guère la liberté, elle leur fait peur. Consciemment, inconsciemment – laissons cela à Dieu qui seul juge les cœurs – la voix de liberté de Thérèse a été bâillonnée. Aujourd'hui encore on continue – toujours par peur – à vouloir faire prendre Thérèse pour ce qu'elle n'est pas et elle continue de connaître, de poursuivre et sa mort et sa nuit.

*
* *

Né au diocèse de Lille, prêtre à *La Mission de France*, j'y suis un tard-venu ; j'ai connu Thérèse avant la MDF ; je ne savais pas, avant de connaître la MDF, à quel point celle-ci était proche de Thérèse, combien elle lui était fraternellement liée.

Je peux donc parler hors partie prenante et dire simplement : comme historien, comme chercheur en spiritualité, la MDF m'est apparue, dès que je l'ai rencontrée, comme le plus beau fleuron de Thérèse.

Ce n'est pas là une affirmation en l'air ni une captation de gloriole, bien au contraire. La MDF n'est pas liée à Thérèse pour ce que certains croient être le meilleur de Thérèse : je ne sais quel "ouragan de gloire" que l'on se plaît à faire souffler : les foules entre les deux guerres, le renouveau aujourd'hui, la volonté de la placer sur des autels très hauts sinon même de l'asseoir dans une chaire de doc-

torat. La MDF – qui ne le voit depuis plus d'un demi-siècle de son existence ?, – est liée à Thérèse "pour le pire" (comme on dit dans la liturgie du mariage "pour le meilleur et pour le pire").

Le pire pour Thérèse, ce fut, c'est encore, sa nuit, la solitude où elle s'est trouvée au Carmel, l'incompréhension avant sa mort et aujourd'hui. La MDF partage le "pire", sans conteste. Comme Thérèse, la MDF, et ce dès ses débuts, s'est trouvée devant un double mur. D'abord celui de l'incroyance dans toute sa fermeté : comme Thérèse à Pâques 1896, la MDF a pris d'emblée conscience qu'il y a "véritablement des âmes qui n'ont pas la foi". Mais aussi un autre mur : celui de l'incompréhension de beaucoup d'hommes d'Eglise – ou de fils de l'Eglise – par rapport à la MDF ; ils n'arrivaient pas à situer et à saisir sa vocation et sa spiritualité propres – ; ceci est, bien sûr, encore actuel.

Ainsi, pour moi, très vite, j'ai perçu que Thérèse et la MDF étaient liées par une même communauté de destin, un des-

tin de méconnaissance, de rejet, sinon d'exclusion. Et qu'elles avaient toutes deux une place précise dans l'Eglise comme dans le monde : celle de se vouloir liées, en communauté de destin, avec les hommes et les femmes de notre temps, dans leurs douleurs de l'enfantement d'un nouveau monde, et liées tout particulièrement à ceux et celles qui, voulant construire ce nouveau monde, sont d'un autre pays spirituel, ont d'autres convictions que la foi chrétienne ou que toute croyance religieuse.

Et à mesure que passèrent les années, je rencontrais, à Migennes, à Pontigny ou sur leur terrain, ces prêtres de la MDF que je ne connaissais pas ; j'étais un étranger ; ils m'ont accueilli ; davantage encore : je n'avais pas été élevé parmi eux, je parlais mal leur langue, ils m'ont parlé en confiance. Peu à peu, j'ai appris bon nombre de leurs cheminements humains, spirituels. Il eût fallu être aveugle pour ne pas voir à quel point ils étaient des frères de Thérèse. Immergés comme elle dans une Eglise souvent fermée sur elle-même, jansénisante, peu humaine, une Eglise qui

avait tendance, trop fréquemment, à manifester, plutôt que l'incarnation, "la désincarnation du Verbe" comme disait Bernanos. Confrontés, comme Thérèse dans les dix-huit derniers mois de sa vie, au mur de la non-évidence de Dieu, à "la nuit du néant".

*
* *

Le premier texte que nous ayons de Thérèse après son entrée dans la nuit, ce qu'elle appellera toujours son "épreuve", à Pâques 1896 (5 avril) est une humble lettre, le 11 avril, à sa sœur Léonie qui est encore dans le monde, pour soigner son père. Elle lui dit que ce n'est pas maintenant que, dit-elle, "*nous comprendrons le prix de la souffrance et de l'épreuve*". La souffrance : sa maladie qui commence ; l'épreuve : sa nuit spirituelle qui vient elle aussi de commencer. Et elle trouve aussitôt la clé de ce double événement dans le texte évangélique des disciples d'Emmaüs à qui, tandis qu'ils sont encore dans le noir et le brouillard, Jésus retrace le chemine-

ment qui ne pouvait pas ne pas être le sien, culminant dans la passion pour pouvoir entrer dans l'existence ressuscitée.

Et la première poésie de Thérèse, après Pâques 1896, est une adaptation qu'elle fait d'un poème de Jean de La Croix où, là aussi, elle va chercher un sens pour son épreuve, inattendue et si dure ; il y a un leitmotiv et trois strophes de huit vers octosyllabes ; le leitmotiv est très significatif :

*« Appuyé sans aucun Appui
Sans Lumière et dans les Ténèbres
Je vais me consumant d'Amour. »*

Il faut ici la lire selon ce qu'elle en a dit elle-même ; elle nous a bien prévenus, trois mois avant sa mort, qu'il ne fallait pas s'y tromper. "Se consumer d'Amour" n'était pas, chez elle, une grande exaltation sentimentale, mais un vouloir. Elle l'a dit, pour la foi, dans le manuscrit C : "*Lorsque je chante le bonheur du Ciel (...), je n'en ressens aucune joie, je chante simplement ce que je veux croire*" – c'est elle qui souligne. Foucauld écrira

le jour même de sa mort : "On ne sent pas toujours qu'on aime (...) mais on sait qu'on voudrait aimer, et vouloir aimer, c'est aimer". Thérèse, dans sa nuit, chante ce qu'elle veut croire et chante qu'elle veut aimer, aimer jusqu'au bout, "se consumer d'Amour. »

Thérèse est une véritable amoureuse : pour elle, l'amour n'est pas un sentiment mais un vouloir, ce n'est pas un cocon mais une sortie de soi et un faire. La preuve ? Dans ses derniers mois, Thérèse est comme obsédée par une perspective précise. Alors qu'on l'entoure de louanges et de consolations – qu'elle est une sainte, qu'elle va bientôt être au ciel, qu'elle sera enfin délivrée et de ses souffrances et de cette triste terre – se forge en elle, à mesure même où elle avance vers la mort, un désir démesuré, fou, et pourtant d'une logique impeccable. Au lieu de se cloîtrer dans la pensée du ciel, elle fuit ce ciel qui serait refuge, sein maternel enfin retrouvé, elle n'a qu'une idée en tête : la "mission" ; *« Je désirerai au Ciel la même chose que sur la terre : Aimer Jésus et le faire*

aimer », dit-elle le 24 février 1897 à l'abbé Bellière et elle lui demande de continuer, après sa mort qu'elle sent proche, de prier pour elle en ce sens ; elle l'écrira de même au père Roulland, son autre frère spirituel, missionnaire en Chine, lui demandant de dire dans cette prière : *« Mon Dieu, permettez à ma sœur de vous faire encore aimer. »*

Elle a voulu que son ciel se passe – non pas à "faire du bien sur la terre", c'est Mère Agnès qui a traduit de cette façon, Thérèse n'a jamais dit une telle parole, elle ne connaissait pas la tentation de faire le bien – elle a désiré intensément pouvoir, après sa mort, continuer à faire aimer l'Amour. Il faut voir clairement que cette perspective dans laquelle elle entre dès février 1897 – la perspective d'une "mission" posthume continue – il faut voir que c'est là le fruit de son intense acceptation de "la nuit", de l'épreuve qui a commencé pour elle à Pâques 1896.

Si elle a demandé à l'abbé Bellière et au père Roulland de prier pour elle dans le

sens que nous avons vu, nous avons, nous, tout particulièrement nous, prêtres de la Mission de France, à prendre le relais et à prier pour elle, aujourd'hui, selon la prière qu'elle a indiquée de manière précise (24 février 1897) à l'abbé Bellière, une prière toute trinitaire d'ailleurs :

« Père miséricordieux, au nom de notre Doux Jésus, de la Vierge Marie et des Saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'Amour et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer. »

Elle avait, à Pâques 1896, reçu la grâce de savoir qu'il y a des êtres humains qui n'ont véritablement pas la foi ; elle veut qu'on demande pour elle à Dieu la grâce de faire aimer l'Amour sur terre, même après sa mort, de rendre les cœurs "brûlants d'amour".

La "mission" est ainsi saisie dans toute son ampleur : la participation de tous à l'Esprit d'amour, le partage à tous, dans la communion des saints, de cet Esprit d'amour, la prière à Dieu, en ce sens, les uns pour les autres : pour Thérèse

comme pour tous ceux qui, ici bas, veulent travailler à la "mission".

En août 1941, dès la naissance, par décision de l'épiscopat, de la Mission de France, le Cardinal Suhard écrit à tous les évêques pour la leur présenter ; et il annonce que le séminaire de la Mission de France, "est fondé à Lisieux près du Carmel où a vécu et où est morte sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, cette âme apostolique qui a passé sa vie et qui passe son ciel à "prier pour les prêtres et pour les missionnaires" et que l'Eglise a proclamée "patronne des Missions".

Nous avons à prier pour Thérèse comme elle l'a demandé.

Nous pensons, dans la foi, que, jour par jour, en retour, nous recevons, de son cœur "brûlant d'amour" au ciel même, que nous recevons d'elle grâce sur grâce, incitation à aimer et à nous laisser aimer "Dans la confiance et l'amour" : ce sont les derniers mots du manuscrit C, trois mois avant sa mort.

Pour comprendre l'obscurité...

Madeleine Delbrêl et Thérèse de Lisieux

Arnaud de VAUJUAS
prêtre de Bordeaux

Arnaud de Vaujuas a participé au colloque de l'Institut catholique de Toulouse "Madeleine Delbrêl et l'incroyance". Il a bien voulu nous confier sa contribution : Madeleine Delbrêl et Thérèse de Lisieux. Nous reproduisons un extrait de son intervention. Les titres et sous-titres sont de notre rédaction.*

"Trop petite pour faire de grandes choses..."

« Si nous n'avons rien à dire de nous, mon Dieu, tant mieux. »¹ La modestie,

l'humilité, la petitesse aux yeux du monde de "l'œuvre" de Madeleine (il me semble qu'elle n'aurait pas aimé ce terme "d'œuvre" !) me semble au cœur de son audace à être présente aux incroyants per-

* Les actes de ce colloque sont disponibles in Revue d'éthique et de Théologie morale "Le supplément", n° 198, sept. 96, Ed. du Cerf.

1. In Christine de Boismarmin, *op. cit.*, p. 58.

çus par certains chrétiens comme des ennemis. Toute sa vie, entre autres dans le débat pour donner ou ne pas donner à son groupe un statut d'association, d'agrégation à un institut séculier², Madeleine aura perçu la simplicité de la vie chrétienne ordinaire, vécue dans la pauvreté évangélique, comme une dimension constitutive de son chemin pour rejoindre au plus profond le drame spirituel de ses contemporains.

J'ose rapprocher cette attitude de ce qu'a vécu Thérèse de Lisieux quand, prenant conscience de sa petitesse, de l'enfance spirituelle à laquelle elle était appelée, elle n'a pas voulu être "victime de la justice divine" pour s'offrir en "victime de l'Amour". L'audace missionnaire de l'une et de l'autre me semble liée à cette volonté spirituelle de laisser se jouer en elles d'abord le drame spirituel de ceux vers lesquels elles se sentent envoyées. Et de ne pas vouloir y répondre, en faire le contrepoids par quelque vertu, par quelque prouesse spirituelle.

« J'aurais voulu, écrit Madeleine à M^{gr} Veuillot en 1956, j'aurais voulu, comme pauvreté de base, une pauvreté sans marque de fabrique : ni prolétarienne, ni rurale, ni étudiante... mais d'abord la pauvreté que montre le Seigneur : le manque de puissance, le manque de brio ; la pauvreté d'un petit monde, l'humilité du pauvre. Etre des "petits" dans n'importe quel métier, sans demander avis au devoir d'état des convenances sociales. Etre pauvres, comme s'habillent certains pauvres, avec des robes usées ou démodées, qui restent quand même de "belles robes". Etre surtout seulement des candidats à la pauvreté : car c'est Dieu qui la donne. »³

En 1957 elle dira, parlant de son cheminement à l'âge des choix d'état de vie : « C'est lui (l'abbé Lorenzo) qui, pour moi, a fait exploser l'Evangile. Au lieu d'être seulement le livre de la Contemplation, de l'adoration, de la révélation d'un Dieu à annoncer, l'Evangile est devenu par surcroît le livre qui dit, tenu par les mains de

2. In Christine de Boismarmin, *op. cit.*, p. 139-144.

3. In Christine de Boismarmin, *op. cit.*, pp. 144.

l'Eglise, comment vivre pour contempler et comment vivre en contemplant ; vivre pour adorer et vivre en adorant ; vivre en écoutant la Bonne Nouvelle et en la proclamant. L'Evangile est devenu non seulement le livre du Seigneur vivant mais encore le livre du Seigneur à vivre. [...] Il ne m'était plus possible de choisir une vie où conseils et préceptes évangéliques ne trouveraient pas la souplesse et la disponibilité nécessaires que l'amour réclame pour utiliser ses propres dons. »⁴

Malléabilité à l'Evangile à vivre que Madeleine a chantée, a priée sur le thème de la danse :

« Je pense que vous en avez peut-être assez
Des gens qui, toujours, parlent de vous servir
avec des airs de Capitaines,
De vous connaître avec des airs de professeurs,
De vous atteindre avec des règles de sport ;
De vous aimer comme on s'aime dans un vieux
ménage.
Un jour où vous aviez un peu envie d'autre

chose

Vous avez inventé Saint François,
Et vous en avez fait votre jongleur.
A nous de vous laisser inventer
Pour être des gens joyeux qui dansent leur vie
avec vous.
Pour être un bon danseur, avec vous comme
ailleurs, il ne faut pas savoir où cela mène.
Il faut suivre,
Etre allègre,
Etre léger,
Et surtout ne pas être raide.
Il ne faut pas vous demander d'explications
Sur les pas qu'il vous plaît de faire.
Il faut être comme un prolongement,
Agile et vivant de vous,
Et recevoir par vous la transmission du rythme
de l'orchestre.
Il ne faut pas vouloir à tout prix avancer,
Mais accepter de tourner, d'aller de côté.
Il faut savoir s'arrêter et glisser au lieu de marcher.
Et cela ne serait que des pas imbéciles
Si la musique n'en faisait une harmonie. »⁵

4. In Christine de Boismarmin, *op. cit.*, p. 33.

5. Madeleine Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Livre de vie 107, Paris, Seuil, 1966, p. 82.

Cette disponibilité, cette malléabilité aux mouvements de la grâce, ouvre le cœur à vivre en soi le drame de ceux vers qui Madeleine est envoyée :

« A chaque appel de Dieu, c'est en nous-mêmes que quelque chose sera séparé contre nous-mêmes, déchiré en tirant droit comme une étoffe dans le sens du fil. Un amour toujours double s'étirera depuis Dieu, le préféré, jusqu'à "chacun de tous les autres", chacun des préférés de Dieu. Sans cesse suspendu entre un vrai bien et un vrai mal, habité de cet esprit qui le fait sans cesse plus frère et sans cesse plus solitaire, il résistera au vertige et restera le répondant de ceux qui n'ont pas de voix pour Dieu. Pauvre au nom des pauvres, il ne se souviendra plus d'un instant à l'autre de la force dont il va se servir. Adorant sans force, sans apparences, mais reliant, mais religieux, les mains ancrées aux épaules de son Seigneur, les pieds plantés dans une foule pour qui il croit, espère et aime, il rendra à la gloire divine entre le premier et le second commandement dont

il ne pourra être que le vrai obéissant, le seul espace qui lui convienne : la surface d'un homme qui de sa part et pour tous les hommes de la terre, publiquement, préfère Dieu. »⁶

Ne peut-on voir là un écho de ce qu'a vécu Thérèse de Lisieux quand elle s'offre en *victime de l'Amour* et non pas en *victime de la justice divine*. Écoutons Pierre Descouvemont nous en montrer l'enjeu :

« Pour sauver le monde, les âmes consacrées étaient en effet invitées à s'offrir comme victimes à la justice de Dieu, afin de détourner sur elles-mêmes la colère de Dieu trois fois saint, prête à s'abattre sur les pécheurs. En acceptant de recevoir les foudres de Dieu, elles étaient heureuses de jouer en quelque sorte le rôle bénéfique de paratonnerre. Tel était l'idéal proposé par l'ouvrage qui servait alors à la formation des novices : *Trésor du Carmel ou souvenir de l'ancien Carmel de France*. "La fin de l'Ordre du Carmel, y lisait-on, est d'honorer l'incarnation et les anéantisements du Sauveur, de s'unir

6. Madeleine Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission*, Paris, Cerf, 1957, p. 220.

plus étroitement au Verbe fait chair, et de glorifier Dieu par l'imitation de sa vie cachée, souffrante et immolée. C'est encore de prier pour les pécheurs, de s'offrir pour eux à la justice divine et de suppléer par les rigueurs d'une vie austère et crucifiée à la pénitence qu'ils ne font pas [...]. Cet Ordre demande donc des âmes généreuses... mortifiées... zélées, qui se renoncent à elles-mêmes et se substituent courageusement comme des victimes, à la place de notre divin Maître devenu impassible, pour être immolées comme lui à la gloire de son Père et au salut des âmes."

Périodiquement, Thérèse entendait lire au réfectoire le récit de religieuses qui s'étaient offertes à la justice divine pour obtenir la conversion des pécheurs. En écoutant la *Vie de Monsieur Olier* par M. Faillon (Paris, 1873, 3 vol.), elle apprenait la façon dont Agnès de Langeac avait obtenu la transformation spirituelle du fondateur de Saint-Sulpice : en s'im-

molant comme une victime à la justice de Dieu, en mortifiant son corps par toutes sortes de pénitences (flagellations, port de cilices et de ceintures de fer). Monsieur Olier ne cessait plus tard de remercier le Seigneur d'avoir "déchargé sa colère" sur cette moniale au lieu de le faire sur lui-même.»⁷

Pourquoi donc Thérèse ne rentre pas dans ce jeu de "compensation" ? Écoutez-la : « Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant *c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace*⁸ de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus ! Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu Fort et Puissant. *Pour satisfaire la Justice Divine, il fallait des victimes parfaites*⁹, mais à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour, et l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ?... Oui, pour que l'Amour soit pleinement sa-

7. Pierre Descouvemont, *Thérèse et Lisieux*, Paris, Cerf, 1991, pp. 234-235.

8. C'est moi qui souligne.

9. C'est moi qui souligne.

tisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant... [...] Jésus je suis trop petite pour faire de grandes choses. »¹⁰

La rigueur d'une expérience intérieure...

Ce n'est donc pas un antidote héroïque et volontariste au péché et à l'incroyance que Madeleine et Thérèse vont s'efforcer d'apporter par un zèle et une vertu dont le sceau identificatoire serait la souffrance positivement recherchée, volontaire et admirable à leurs propres yeux et aux yeux de leur entourage. Cependant, ce n'est pas non plus un long fleuve tranquille qu'elles auront à parcourir. En effet, elles vivront, l'une et l'autre, au plus profond de leur cœur, la confrontation à l'incroyance. Si l'une, Madeleine, la vivra au début de son parcours, l'autre, Thérèse, la vivra à la fin. Mais c'est dans la même honnêteté, la même rigueur, la même dis-

ponibilité qu'elles la vivront l'une et l'autre.

Madeleine vient de l'incroyance vécue dans la plus grande rigueur. A l'âge de dix-sept ans elle écrit un texte où se découvre la volonté farouche de ne pas tricher, de vivre sans faux-fuyant la mort de Dieu : « On a dit : "Dieu est mort." »

Puisque c'est vrai, il faut avoir *l'honnêteté* de ne plus vivre comme s'il vivait. On a réglé la question pour lui : reste à la régler pour nous.

« Maintenant nous sommes *fixés*. Si nous ne savons pas la taille exacte de notre vie, nous savons qu'elle sera petite, qu'elle sera une toute petite vie. Pour les uns le malheur tiendra toute la place. Pour les autres le bonheur tiendra plus ou moins de place. Ce ne sera jamais un grand malheur ou un grand bonheur puisqu'il tiendra dans notre toute petite vie.

« Le malheur grand, indiscutable, raisonnable, c'est la mort. C'est devant elle qu'il faut devenir réaliste, positif, pratique. Je dis "devenir". Je suis frappée du

10. Thérèse de Lisieux, "Manuscrit autobiographique B", 3 verso et 5 verso.

manque de bon sens général. Il est vrai que je n'ai que dix-sept ans et qu'il me reste beaucoup de gens à rencontrer.

« Les révolutionnaires m'intéressent, mais ils ont mal compris la question : ils peuvent aménager le monde au mieux... il faudra bien qu'on en déménage ! Les savants sont un peu enfants : ils croient toujours tuer la mort. Ils tuent les façons de mourir, la rage, la variole. La mort, elle, se porte bien.

« J'ai beaucoup de sympathie pour les pacifistes mais ils sont faibles en calcul. S'ils étaient arrivés en 1914 à museler la guerre, tous ceux que la guerre n'aurait pas tués seraient en 1998 définitivement rangés dans leur cimetière personnel.

« Les gens de bien m'étonnent par leur assurance : ils manquent de modestie. Ils sont sûrs de travailler au bonheur des autres. C'est tout au moins discutable : plus la vie est bonne, plus il est difficile de mourir. La preuve : les gens se tuent tout seuls quand on a tué leur raison de vivre.

« Les amoureux sont radicalement illogiques et difficiles à raisonner. "Je t'aime pour toujours..." Ils ne veulent pas

prendre conscience qu'ils seront infidèles par force ; et que cette infidélité approche chaque jour d'un jour... sans compter la vieillesse, cette mort à tempérament. Moi, je ne veux pas être près d'un homme que j'aimerais, qui verra tomber mes dents, mon menton pendre, mon corps tourner à l'outre ou à la figue sèche... Si j'aime, ce sera comme en instantané, comme en sur-sis, à la sauvette.

« Et les mères, les pauvres, elles ont du mal à ne pas dire, à ne pas faire des folies : "Mon petit, je voudrais tant qu'il soit heureux..." Elles seraient capables d'inventer le bonheur pour pouvoir le donner à leur gosse. Il y a bien celles qui ne veulent faire de la chair à canon – mais allez leur raconter qu'elles feront toujours de la chair à mourir... Je ne veux pas avoir d'enfants. C'est assez que je suive tous les jours d'avance l'enterrement de mes parents.

« Les plus logiques sont peut-être les maçons, les menuisiers, les photographes, les artistes, les poètes. Ils font des choses qui durent et ils font durer quelque chose des gens... Les rois sont morts, leurs fau-

teuils restent dans les musées. C'est une façon d'exister, d'avoir sa photo quelque part. Les monuments tiennent bon. La Joconde n'aurait plus sa tête depuis longtemps si on n'avait pas fait son portrait. Quand, en classe, on récite une fable de La Fontaine, ce que pensait La Fontaine continue de vivre un peu.

« Et puis, il y a des gens qui s'amuse, qui tuent le temps en attendant que le temps les tue... J'en suis. Les gens sérieux nous méprisent au nom de leurs occupations sérieuses.

« Ah ! non, elle n'est pas liquidée la succession de Dieu. Il a laissé partout des hypothèques d'éternité, de puissance, d'âme... Et qui a hérité ? C'est la mort... Il durait : il n'y a plus qu'elle qui dure ; il pouvait tout, elle vient à bout de tout et de tous. Il était l'esprit – je ne sais pas trop ce que c'est – mais, elle, elle est partout, invisible, efficace ; elle donne un petit coup et toc, l'amour s'arrête d'aimer, la pensée de penser, un bébé de rire... et il n'y a plus rien.

« Autrefois des gens ont dit : "Nous dansons sur un volcan." Oui, je danse, mais je veux savoir que c'est sur un volcan. Près des volcans, il y a des villas et des cabanes ; des jeunes et des vieux ; des génies et des imbéciles ; des infirmes et des champions ; des bien-aimés et des mal-aimés ; quand le volcan bave, il n'y a plus que du feu ; comme on dit : On n'y voit plus que du feu.

« On est tous tout près du seul vrai malheur, est-ce que oui ou non on aura le cran de se le dire ? Le dire ? Mais avec quoi ? Même les mots Dieu les a esquintés... Peut-on dire à un mourant sans manquer de tact : "Bonjour" ou "Bonsoir" ?... Alors on lui dit "Au revoir", ou "Adieu"... tant qu'on n'aura pas appris comment dire : "A nulle part"... "A rien du tout"... "11

La nuit, le "tunnel obscur"

Thérèse de Lisieux était-elle mystiquement "à la table", aux côtés de Madeleine quand celle-ci écrivait cette page.

11. Madeleine Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Livre de vie 107, Paris, Seuil, 1966, p. 53-55.

Sans nulle doute, si on prend connaissance de ce qu'elle écrivait à Mère Marie de Gonzague en 1897, quelques semaines avant sa mort :

« Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment... Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue... Je voudrais exprimer ce que je sens, mais hélas ! je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'exprimer par une comparaison.

« Je suppose que je suis née dans un pays environné d'un épais brouillard, jamais ne n'ai contemplé le riant aspect de la nature, inondée, transfigurée par le

brillant soleil ; dès mon enfance, il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant du triste pays où je suis, c'est une réalité certaine car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre 33 ans dans le pays des ténèbres ; hélas ! les ténèbres n'ont point compris que ce Divin Roi était la lumière du monde... Mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : *Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !*... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin... ô Jésus, s'il faut que la table souillée par

eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande c'est de ne jamais vous offenser !... »¹²

Le secret de la fraternité universelle

Descendues l'une et l'autre au plus profond de la question ultime de l'homme, Madeleine et Thérèse sont mûres pour la fraternité universelle. Leur drame intérieur est le drame de tout homme, de quel-

que façon. Et c'est désormais à ce niveau qu'elles rencontreront chacun. L'une dans le fond de son cloître, en communiant avec l'élan missionnaire de l'Eglise, l'autre par la rencontre intense de chacun, de la façon dont a témoigné son amie Krystyna la Polonaise.¹³

*La foi, science du réel.*¹⁴ A la fin de ce parcours, nous pouvons comprendre la portée de cette expression de Madeleine : la foi qui fait descendre au cœur de l'expérience universelle, pourvu qu'on soit assez humble, assez petit pour se laisser entraîner par la danse du Seigneur.

12. Thérèse de Lisieux, "Manuscrit autobiographique C", 5 verso et 6 recto.

13. In Jacques Loew, introduisant au livre de Madeleine Delbrêl, *Nous autres, gens des rues*, Livre de vie 107, Paris, Seuil, 1966, p. 10-11.

14. In Jacques Loew, introduction au livre de Christine de Boismarmin, *Madeleine Delbrêl, rues des villes, chemins de Dieu (1904-1964)*, Paris, Nouvelle Cité, 1985, p. 8.

La ténèbre plus que lumineuse du silence

Qui est Denys l'Aréopagite ? Nous n'en savons rien. L'auteur se présente comme ce Denys qui aurait cru à la parole de Paul sur l'Aréopage (Ac 17, 32-34). Hilduin, abbé de Saint-Denis en 814, en fit le premier évêque d'Athènes qui serait ensuite devenu le premier évêque de Paris où il mourut martyr. En réalité celui qui se cache sous cette identité a sans doute composé son œuvre à la fin du v^e siècle. Au sens propre du terme, c'est un chef d'œuvre de l'inculturation de la foi chrétienne dans l'espace néoplatonicien.

A partir du Moyen-Age où Denys est une référence constante de Bonaventure et de Thomas d'Aquin, son influence a été décisive pour toute la théologie et l'expression chrétienne de la Mystique.

Les textes que nous présentons sont tirés du petit opuscule intitulé : "La théologie mystique". (Dans les Œuvres complètes, traduites par Maurice de Gandillac, édition

Aubier 1943, revue en 1980). Comme il y a deux manières de faire de la sculpture : par accumulation de matériaux ou par enlèvement de matière, il y a deux manières de s'avancer vers Dieu : dans la plénitude des jours et dans le dénuement des nuits. Denys a parcouru la première voie dans ses *Esquisses théologiques*, les *Noms divins* et la *Théologie symbolique*. Maintenant il nous invite "à pénétrer dans la Ténèbre qui est au-delà de l'intelligible, jusqu'à la cessation totale de la parole et de la pensée".

La théologie mystique

[997 A] Dédié à Timothée

Chapitre Premier

En quoi consiste la Ténèbre divine

§ 1. – Trinité suressentielle et plus que divine et plus que bonne, toi qui présides à la divine sagesse chrétienne, conduis-nous non seulement par-delà toute lumière, mais au-delà même de l'inconnaissance jusqu'à la plus haute

cime des Ecritures mystiques, là où les mystères simples, absolus [997 B] et incorruptibles de la théologie sont enveloppés dans la Ténèbre plus que lumineuse du Silence : c'est dans le Silence en effet qu'on apprend les secrets de cette Ténèbre dont c'est trop peu dire que d'affirmer qu'elle brille de la plus éclatante lumière au sein de la plus noire obscurité, et que, tout en demeurant elle-même parfaitement intangible et parfaitement invisible, elle emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui savent fermer les yeux.

Telle est ma prière. Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au-delà de toute essence et de tout savoir.

Car c'est par une sortie pure, irrésistible et absolue hors de toi-même et de toutes choses que tu t'élèveras jusqu'au rayon suressentiel de la divine Ténèbre, ayant tout laissé et t'étant dépouillé de tout.

Chapitre II

[1025 A] Comment il faut s'unir et rendre hommage à l'Auteur transcendant de toutes choses.

[1025 B] Puissions-nous pénétrer, nous aussi, dans cette Ténèbre plus lumineuse que la lumière et, renonçant à toute vision et à toute connaissance, puissions-nous ainsi voir et connaître qu'on ne peut ni voir ni connaître Celui qui est au-delà de toute vision et de toute connaissance ! Car c'est là une vision véritable et une véritable connaissance, et par le fait même qu'on abandonne tout ce qui existe on célèbre le Suressentiel selon un mode suressentiel. De même, pour façonner une statue de leurs propres mains les sculpteurs dépouillent d'abord [le marbre] de toute la matière superflue qui s'opposait à la pure vision de la forme cachée ; et leur seule opération propre, c'est précisément ce dépouillement qui seul révèle la beauté latente.

Mais il convient je pense, pour célébrer les négations, de procéder de façon inverse de celle dont on use pour célébrer les affirmations. Pour celles-là, en effet, partant des plus primitives comme de principes, nous sommes passés aux moyennes puis aux dernières. Ici c'est

des dernières que nous partirons nécessairement pour nous élever vers les plus primitives, par un total dépouillement, [1025 C] afin de connaître sans voiles cette inconnaissance que dissimule en tout être la connaissance qu'on peut avoir de cet être¹, afin de voir ainsi cette Ténèbre suressentielle que dissimule toute la lumière contenue dans les êtres.

Chapitre IV

[1040 C] Que la Cause transcendante de toute réalité sensible n'est-elle même rien de sensible.

[1040 D] Nous disons donc que la Cause universelle, située au-delà de l'univers entier, n'est ni matière exempte d'essence, de vie, de raison ou d'intelligence, ni corps ; qu'elle n'a ni figure ni forme, ni qualité ni quantité ni masse ; qu'elle n'est dans aucun lieu, qu'elle échappe à toute saisie des sens ; qu'elle ne perçoit ni n'est perçue : qu'elle n'est sujette ni au trouble ni au désordre sous le choc des passions matérielles ; que les accidents sensi-

1. - M. dit le contraire : "*l'ignorance qu'on...*" ce qui ne correspond pas au sens de l'apophase.

bles ne l'asservissent ni ne la réduisent à l'impuissance ; qu'elle n'est point privée de lumière ; qu'elle n'est elle-même ni ne possède ni mutation, ni destruction, ni partage, ni privation, ni écoulement, ni rien en un mot de ce qui appartient au sensible.

Chapitre V

[1045 D] Que la Cause transcendante de tout intelligible n'est rien d'intelligible

Nous élevant plus haut, nous disons maintenant que cette Cause n'est ni âme ni intelligence ; qu'elle ne possède ni imagination, ni opinion, ni raison, ni intelligence ; qu'elle ne se peut exprimer ni concevoir ; qu'elle n'a ni nombre, ni ordre, ni grandeur, [1048 A] ni petitesse, ni égalité, ni inégalité, ni similitude, ni dissimilitude ; qu'elle ne demeure immobile ni ne se meut ; qu'elle ne se tient au calme, ni ne possède de puissance ; qu'elle n'est ni puissance, ni lumière ; qu'elle ne vit ni n'est vie ; qu'elle n'est ni essence, ni perpétuité, ni temps ; qu'on ne peut la saisir intelligiblement ; qu'elle n'est ni science, ni vérité, ni royauté, ni sagesse, ni un, ni unité, ni déité, ni bien, ni esprit au sens où nous pouvons l'entendre ; ni

filiation, ni paternité, ni rien de ce qui est accessible à notre connaissance ni à la connaissance d'aucun être ; qu'elle n'est rien de ce qui appartient au non-être, mais rien non plus de ce qui appartient à l'être ; que personne ne la connaît telle qu'elle est, mais qu'elle-même ne connaît personne en tant qu'être ; qu'elle échappe à tout raisonnement, à toute appellation, à tout savoir ; qu'elle n'est ni ténèbre, ni lumière, ni erreur, ni vérité ; que d'elle on ne peut absolument ni rien affirmer ni rien nier ; [1048 B] que, lorsque nous posons des affirmations et des négations qui s'appliquent à des réalités inférieures à elle, d'elle-même nous n'affirmons ni ne nions rien, car toute affirmation reste en deçà de la Cause unique et parfaite de toutes choses, car toute négation demeure en deçà de la transcendance de Celui qui est simplement dépouillé de tout et qui se situe au-delà de tout.

Aux origines de la vie psychique

Présentation du livre de
Paul RACAMIER :

Le génie des origines, Payot, 1993

Paul RACAMIER est mort le 18 août dernier.

Ce psychanalyste a consacré son travail et son œuvre écrite à la psychose, et dirigeait à Besançon une institution consacrée aux patients, souvent délirants, qui n'avaient pu accéder à une autonomie suffisante, ou qui se désorganisaient pour un temps sous la pression de l'angoisse. En réfléchissant depuis des dizaines d'années à la vie et au fonctionnement psychique de ces

malades, avec attention et respect, ce "psychanalyste sans divan" – c'est le titre d'un de ses livres qui porte sur le travail du psychanalyste dans les institutions de soins – parvient à une méditation sur la vie psychique de tout homme. L'œuvre clinique, profondément humaniste, prend alors une portée générale, et nous montre une compréhension d'ensemble de l'existence humaine. L'un de ses derniers livres, *Le génie des origines*, écrit en 1993, nous propose une synthèse : Com-

ment se construit la vie psychique ? Pourquoi les hommes ne peuvent-ils éviter de fantasmer leur origine ? D'où proviennent les risques, pour chacun, de tomber dans la dépression ou la psychose ? Quelles sont les défenses qui peuvent nous soutenir, mais aussi nous enfermer dans la maladie ?

Ouvert par la description et l'histoire d'un grand tableau énigmatique, *la Tempête* de Giorgione, *Le génie des origines* nous propose de reconnaître l'existence, dans la vie de chacun, d'un **deuil originaire** : la séparation d'avec la mère. Même si nous gardons une relation forte et vivante avec notre mère, ce n'est plus jamais la relation totale et sans faille du nourrisson pour qui sa mère est tout, sans même qu'il la sente différente de lui. La vie psychique est une individuation ; elle commence par une séparation, par un travail de deuil.

"La traversée du deuil originaire est la condition nécessaire de toute croissance possible. Tout ce que nous étudierons au cours de cet ouvrage sur les patients et leur entourage qui ne supportent pas de croître et de laisser croître ; qui haïssent l'autonomie des autres, et la leur ; qui sont incapables de supporter aucun deuil ; qui se figent et qui pétrifient tout à leur entour ; qui sont prêts à payer et à faire payer n'importe quel prix, n'importe quel sacrifice, n'importe quelle privation de psyché ou de vie psychique, pour éviter les travaux de la croissance et du deuil ; toute cette immense géhenne de souffrance pathologique /.../ nous montrera que, sans deuil toléré et accompli, il n'est pas d'autonomie ni d'épanouissement pour le sujet, voire pour son entourage et même pour sa descendance." (p. 35)

La pathologie toute entière, ou presque, relève donc du refus du deuil ou de l'inaptitude au deuil, du

fait d'un deuil originaire qui n'a pas pu être élaboré :

« La capacité de désillusion nous apparaît donc conditionner la capacité de pleine découverte de l'objet ainsi que la capacité d'intériorité. Mais tout deuil est une peine ; le travail en est amer. » (p. 33)

Comme tout deuil, le deuil originaire est donc un événement qui advient, et un acte que l'on accomplit, un effort pénible où nous sommes à la fois actifs et passifs.

« Cet avènement /.../ met fin à l'enchantement d'un narcissisme idéal. Il consiste en ceci que l'enfant se détourne de la Mère indistincte, il-lusoire et totale en qui s'incarne la relation de séduction narcissique pure ; en s'en détournant, il la perd. » (p. 32)

Désillusion et perte sont donc un même mouvement : le premier. Mais ce mouvement (actif de la

part de l'enfant) présuppose un état antérieur d'illusion, de séduction narcissique : il existe une illusion initiale et un mouvement pour s'en détourner.

« Ce que l'enfant perd, s'il ne le sait pas exactement, du moins le pressent-il. /.../ Il trouve l'objet. Un objet qui se distingue et s'investit, se désire et se repousse, se délimite et s'intériorise, s'aime et se hait : une mère. Il s'est détourné d'une mère qui est comme une atmosphère : il la déplore ; il découvre une mère qui est un objet : il la désire.

Tel est le deuil originaire : condition de la découverte de l'objet en tant que tel. Du même coup le monde s'est divisé en deux parts : l'interne, l'externe. Ces parts ne sont pas clivées, elles restent reliées, mais distinctes. » (p. 32)

Ce deuil originaire est une **désidé-
déalisation** de la mère originaire, au profit d'une appréhension de la

différence et des limites. Désidé-
aliser la mère-atmosphère, c'est
trouver la mère objet, et de ce fait
trouver le monde et se trouver soi-
même : distinguer l'intérieur et
l'extérieur. En tout cas, pouvoir le
faire quand il le faut vraiment...

Mais alors toute nouvelle rencon-
tre est à la fois découverte et nos-
talgie : c'est la retrouvaille
(illusoire) de l'objet perdu, et en
même temps l'exigence de rencon-
trer une nouvelle personne, qui ne
sera jamais exactement celle que
l'on attend, celle qui correspond à
ce qu'on a perdu ; et toute perte
(deuil, séparation, déception) réac-
tualise aussi la désillusion, la dou-
leur et la nostalgie du premier
mouvement de deuil, celui des ori-
gines.

L'auteur montre avec beaucoup de
force les ravages que peuvent faire,
sur soi et sur autrui (par exemple
ses enfants) les deuils que l'on n'a
pas réussi à faire vraiment, qui

sont bloqués, niés, ou "exportés"
sur les autres : on se protège de la
souffrance en en faisant porter le
poids à son entourage.

Peut-être est-ce d'ailleurs la même
exigence de ne pas refuser ce que
l'on est, et ce qui arrive, qui est
soulignée dans la deuxième partie.
Elle explique encore plus le titre
du livre : avec quel génie, avec
quelle inspiration, nous nous si-
tuons par rapport à **nos origines**.
En effet, chacun de nous connaît
un double mouvement : le premier
est celui par lequel il s'attache aux
autres, construit sa relation à ses
parents, et à tous les autres ; il s'or-
ganise pleinement à partir de 3-4
ans, par ce que l'on appelle le mou-
vement œdipien : la base en est
l'attachement au parent de l'autre
sexe, la rivalité avec celui du
même sexe, puis le renoncement à
cette rivalité qui éveille la culpabi-
lité, et l'identification au parent du
même sexe. A côté de ce mouve-
ment, qui organise la relation à

l'autre, se développe aussi une rela-
tion à soi-même, le narcissisme. Or
il existe une tendance, narcissique,
à vouloir ne dépendre de personne,
à rêver de s'être fait soi-même, à
refuser de reconnaître que l'on dé-
pend de ses parents, que l'on pro-
vient d'eux, surtout s'ils se sont
révélés décevants. RACAMIER ap-
pelle cette attitude l'**Antœdipe**. Si
elle est modérée, elle nous donne
la force de nous détacher de l'origi-
ne, de prendre des risques, de fan-
tasmer une indépendance plus ou
moins totale.

Mais si elle est trop envahissante,
elle empêche que se construise en
profondeur la relation œdipienne,
celle qui nous attache et nous op-
pose à la fois à ceux qui sont nos
parents (ou les personnes qui pour
nous ont représenté des figures pa-
ternelles et maternelles), celle qui
organise notre psychisme d'une fa-
çon qui lui permette de "tenir
bon", sans se désorganiser, devant
les aléas et les chocs de la vie. Le
schizophrène ne peut renoncer à

être père de lui-même, ne peut accepter de se recevoir d'autrui. Il ressent cela comme destructeur et ne peut donc se situer dans une **filiation**. Il lui faut donc s'isoler en lui-même.

La troisième partie du livre étudie **les dénis**, toutes les façons que nous avons de ne pas voir et de ne pas accepter les réalités qui nous dérangent. Ce sont les dénis qui, s'ils sont trop importants, amènent le psychisme à se cliver, c'est-à-dire à ne plus pouvoir assumer la réalité, ni vivre ses expériences avec un minimum d'unité de soi : comment faire quand on ne veut pas savoir ce que l'on sait pourtant ? A force de cliver, de séparer les éléments pour qu'ils restent isolés, et pour pouvoir ainsi ne pas en tenir compte, il n'est plus possible de s'y reconnaître dans sa propre

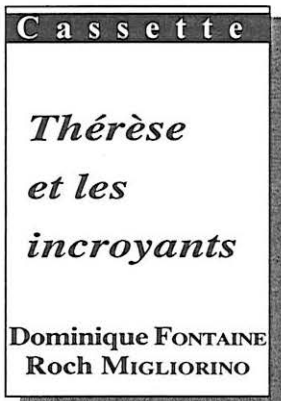
vie. Le refus de toute filiation, d'une part, et la force des dénis d'autre part, voilà ce qui sous-tend les délires, la forme la plus claire de la désorganisation psychotique.

Mais l'on peut aussi comprendre les perversions comme une défense contre ce risque : en manipulant l'autre, on évite de se confronter aux contradictions en soi-même : c'est ce que présente la quatrième partie. Un dernier thème, passionnant, est ensuite analysé : **la différence entre le paradoxe et l'ambiguïté**. Le paradoxe, caractéristique des schizophrènes, mais pas seulement d'eux, maintient ensemble des éléments incompatibles, et fonctionne en tout ou rien ; il amène à des impasses parfois destructrices. L'ambiguïté, c'est l'art de tolérer les modulations, de se situer sans opposer trop radica-

lement le narcissisme et la relation à l'autre, le rêve et l'adaptation à la réalité. C'est supporter de n'être pas tout, et de n'être pas tout-puissant, sans se déprimer pour autant. Cet éloge de l'ambiguïté montre donc comment il est possible de supporter le deuil, de déjouer les dénis, de reconnaître enfin ses origines sans pour autant s'y enfermer.

Très solide dans sa réflexion, ce livre évite les références : l'auteur rassemble à la fin de chaque chapitre quelques remarques sur ce qu'il doit à la pensée des uns ou des autres. Cette écriture, attachante, allège la lecture et empêche l'ouvrage d'être trop technique. Il m'est apparu comme une profonde école d'humanité.

Présenté par
Dominique BOURDIN



Thérèse et les incroyants

Dominique FONTAINE – Roch MIGLIORINO

Les carmélites de St Sever (Calvados) éditent des cassettes audio de prière et d'approfondissement de la foi. A l'occasion de l'année thérésienne, elles ont demandé à Dominique Fontaine et Roch Migliorino d'enregistrer une cassette de 50 minutes sur le thème : "Thérèse et les incroyants".

Dans cette méditation, Dominique Fontaine développe son exposé de Mazille (Cf. pp. 48 à 55), en partant de son expérience personnelle et de sa découverte conjointe de la Mission de France et de Thérèse de Lisieux. Il montre aussi comment la découverte mystique de l'incroyance à Pâques 1896, n'est pas arrivée dans la vie de Thérèse comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, mais qu'un cheminement spirituel original l'avait préparée à vivre cette épreuve comme une grâce.

Roch Migliorino est séminariste de la Mission de France et se prépare au diaconat permanent. C'est en lisant "l'histoire d'une âme" qu'il a découvert le Christ et qu'il s'est converti. Il commence sa méditation ainsi :

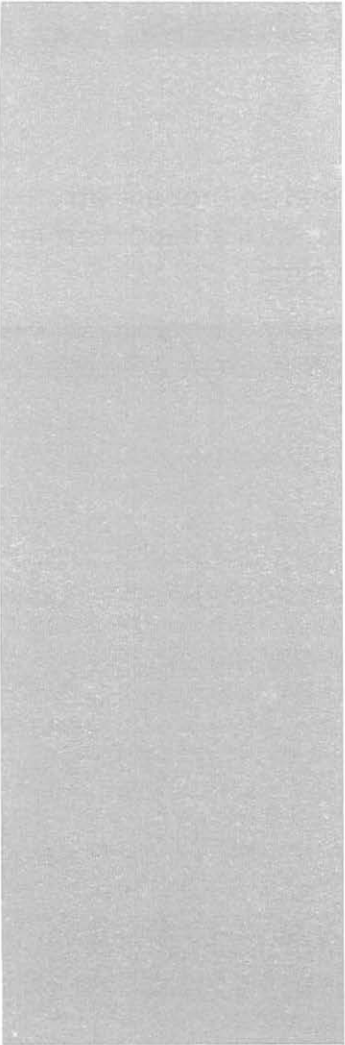
« *Cela fait maintenant douze ans que Thérèse de Lisieux m'accompagne. Si je peux balbutier quelques mots aujourd'hui sur son expérience spirituelle, c'est parce que je sais quelles difficultés elle a dû supporter pour venir me rejoindre à la table des incroyants où j'étais assis.* »

VOICI QUELQUES CASSETTES EXTRAITES DU CATALOGUE :

- | | |
|--|-------|
| ■ "Thérèse et les incroyants"
D. Fontaine et R. Migliorino | K 669 |
| ■ "Thérèse et l'Ecriture"
J.-Louis Souletie | K 670 |
| ■ "Thérèse ouvre la voie pour les pauvres de notre temps"
Jean Vanier | K 691 |
| ■ "Thérèse de Lisieux et Bernanos"
Guy Gaucher | K 628 |
| ■ "Prêtre en milieu psychiatrique"
Philippe Deschamps | K 365 |
| ■ "Accueillir autrement Jésus-Christ"
P. Michel Saudreau | K 85 |

Disponibles en librairie ou à commander (45 F. + 8F. de port)

Atelier du Carmel,
l'Hermitage, 14380 Saint Sever



**Avez-vous renouvelé
votre abonnement
pour l'année 1997 ?**